




LE MARTYRE
DE LA GLORIEUSE
S^{TE}. REINE
D'ALYSE. 102
377
TRAGÉDIE.

Composée par Maître CLAUDE TERNET,
Professeur es Mathématiques, & Arpenteur Juré
pour le Roi au Châlonois.

Dédiée à Monseigneur l'Evêque d'Auxin.



BIBLIOTHEQUE
M. N.
TOULOUSE

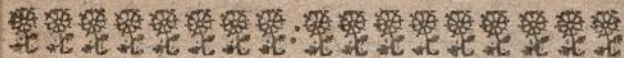
A TROYES, 
Chez PIERRE GARNIER, Imprimeur-Libraire,
rue du Temple.

Avec Permission.

De l'Imprimerie de la Bibliothèque



En prison elle apercevoit
Une Croix qui la consoloit



A

MONSEIGNEUR
L'ILLUSTRISSE
EVESQUE D'AUTUN.

MONSEIGNEUR,

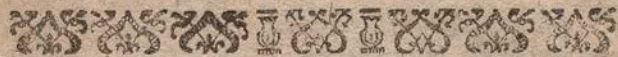
Voici une grande Sainte, qui desire de-
vechef d'ensanglanter les fertiles Colines d'A-
lyse; mais elle qui n'a pas craint autrefois de
se présenter devant le cruel Olibre, appré-
hende néanmoins d'entrer en cet Amphithé-
âtre de la France, où il y a autant d'opi-
nions que de Spectateurs, sans avoir l'appro-
bation de votre Grandeur. Si vous considérez
celle qui vous parle, vous ne lui devez pas
refuser ce devoir, puisqu'elle est née dans votre
Diocèse, en un lieu qui vous appartient,
Et qu'au temps des plus cruelles persécutions
de l'Eglise, elle n'a pas épargné le plus pré-
cieux de son Sang pour la confession de la

Foi Orthodoxe. Les Miracles qui se font journallement par les mérites de cette Sainte, vous y doivent davantage obliger ; Vous, MONSEIGNEUR, qui passez pour une des plus grandes Lumières de la Chrétienté, & vos éclatantes Vertus qui vont au-delà des plus sublimes pensées, & des plus riches expressions, vous font passer pour un miracle de la Nature, & un Chef-d'œuvre de la divine sagesse : Mes respects & mon silence tiennent lieu d'éloquence & d'esprit, espérant que votre bonté recevra cette Tragedie d'un bon cœur que vous la présente celui qui desire d'être toute sa vie,

MONSEIGNEUR,

De Votre Grandeur,

Le très-humble & obéissant Serviteur
CLAUDE TERNET.



ARGUMENT

DE LA PRESENTE TRAGEDIE.

SAINTE REINE prit sa naissance dans l'illustre Cité d'Alyse, située en la Gaule Celtique, au Diocèse d'Autun & pays d'Auxois, au Duché de Bourgogne, d'une des plus nobles Familles de la Province. Son Pere s'appelloit Clément, fort attaché à la superstition payenne. Sa Mere ayant payé le tribut à la Nature incontinent après sa naissance, elle fut mise entre les mains d'une Nourrice Chrétienne, qui la fit baptiser, l'instruisant en la Religion Catholique selon que son âge portoit. Son Pere & ses Parens tâchoient de l'en détourner tant qu'ils pouvoient, jusques à la menacer de la faire tôt mourir ; mais par la grace de Dieu, toutes ces furieuses vagues se brisoient contre le rocher de sa constance inébranlable.

Olibre, Lieutenant de l'Empereur en France, étant venu à Alyse pour informer contre les Chrétiens, on lui presenta cette noble Vierge, qui reluisoit en beauté sur toutes les Filles de son temps, comme le Soleil emporte le prix sur les Etoiles. Si-tôt que ce Tyran l'eut apperçue, il fut tellement épris de sa beauté, qu'il lui promit que si elle vouloit adhérer au Paganisme & à ses Sacrifices abominables, il la rendroit la premiere des Gaules : l'ayant refusé, il la fit mettre en prison jusqu'à son retour d'Allemagne. Il l'ovite alors à offrir de l'encens à ses fausses Divinités ; la Vierge méprisant ses promesses, & se

Argument de la Tragédie

mocquant de ses menaces, il la fit étreindre sur un cheval et battre de verges, tant qu'elle tiroit les larmes des yeux de ceux qui la regardoient. Olibre enragé de dépit, lui fit déchirer la chair avec des peignes de fer, puis il la fit reconduire ainsi ensanglantée en prison, ou passant la nuit en prières, elle aperçut une Croix qui sembloit toucher de la Terre au Ciel, & une Colombe assise au haut qui la saluoit, l'avertissant, que bien-tôt elle recevrait la Couronne de gloire pour récompense de ses travaux; dont la Vierge sentit son courage enflammé plus fort qu'auparavant. Le lendemain Olibre la fit derechef étreindre sur le Cheval et brûler les côtés avec des lampes ardentes, puis la fit jeter pieds & mains liées dedans une cuve pleine d'eau froide; l'eau se changea en rosée, ses liens se rompirent, la Terre trembla, & la Colombe qui lui étoit apparue la nuit se posa visiblement sur sa tête, dont 850 personnes se convertirent. Le Tyran crévant de dépit, pour dernier remède lui fit trancher la tête: Au lieu où elle tomba il y sourdit une Fontaine miraculeuse. Son Ame à la vue d'un chacun fut honorablement portée par les Anges au Ciel, & son Corps fut entermé par les Chrétiens à Alyse.



NOMS DES ACTEURS.

SAINTE REINE.

PHILOMENE, Nourrice de Sainte Reine.

CLEMENT, Pere de Sainte Reine.

LEONICE, Tante de Sainte Reine.

OLIBRE, Lieutenant de l'Empereur.

LUCIE, son Confident.

FULCE, premier Soldat.

ETIE, second Soldat.

ENCLASTRE, Geolier.

EVANDRE, Bourreau.

NICAN, Valet du Bourreau.

CHŒUR DU PEUPLE.

L'ANGE, en forme de Colombe.

*La Scene est à Alyse, dans la Chapelle de
Sainte Reine.*



TRAGÉDIE
DE
SAINTE REINE
VIERGE ET MARTYRE.

ACTE I.
SCENE PREMIERE.
PHILOMENE. SAINTE REINE.
PHILOMENE.

REINE, mon doux souci, objet rare & charman
Qui êtes de mes sens l'unique mouvement,
Sujet de mes amours & de ma sainte envie,
Que j'aime, après Dieu, comme ma propre vie;
Mon Dieu juste & clement, benin & gracieux,
Qui m'a fait l'instrument pour vous ouvrir les Cieux;
Je lui rends tous les jours mille graces infinies,
D'avoir par sa bonté nos volontés unies
A ce celeste Epoux, ce Phoenix des Amans,
Qui enyvre les cœurs d'heureux contentemens,
Attire les desirs, & échauffe les ames
Des brasiers éternels de ses plus pures flammes.

SAINTE REINE.

Oui, ma chere Nourrice, oui Madame, c'est vous,
C'est vous d'où vient ce bien, que je connois l'époux
Qui me sort des cachots de l'ombreux Paganisme,
Pour vivre sous les loix du vrai Christianisme;
Mais puisque nous avons un honnête loisir,
Que nos Troupeaux laineux reposent à plaisir,
De grace, contez-moi au frais de ce feuillage,
Comment j'ai délaissé cet horrible esclavage.

PHILOMENE.

Vous n'aviez pas un mois que la Parque sans yeux,
Fit plonger votre Mere ès palus sigeux,
Sans connoître un seul Dieu qui fit le Ciel & l'Onde,
Et la Terre abaissa dans le centre du monde:
Votre Pere étonné dans ces tristes allarmes,
Vous prit entre ses bras, vous arrosant de larmes,
Puis vint à jointes mains, me prier d'avoir soin
De vous alimenter en ce pressant besoin;
Je l'accepte aussi-tôt, & dans ce saint office,
J'accomplis le devoir de Mere & de Nourrice,
Substantant votre corps du Nectar de mon sein,
Et votre noble esprit d'un mets plus souverain:
A peine marchiez-vous d'une jambe tremblante,
Que je vous apprenois l'Oraison excellente
Qui, succinte, comprend tout ce qui nous défaut,
Le Symbole de la Foi, le Décalogue haut,
Les dons du St. Esprit, les doux fruits qu'on en tire,
Pour peupler les Vertus, & les vices détruire;
Ainsi vous ayant fait duement catéchiser,
Au Lavatoire saint je vous fis baptiser,
Afin de vous tirer de ce cruel servage
Où la coulpe d'Adam tous les mortels engage;
C'est le vrai sceau qui grave en votre noble esprit
Cette adorable Loi de mon doux Jesus-Christ;

Puis donc que vous l'avez saintement embrassée,
Quand de tous vos Parens vous seriez délaissée,
Ne craignez leur fureur, ne craignez leur courroux,
Conforrez-vous en Dieu, votre fidele Epoux;
Soyez comme un rocher ferme & inébranlable:
Quand il faudroit souffrir la mort épouvantable,
Et les plus grands tourmens qu'on puisse excogiter,
Ne l'apprehendez point, & tâchez d'imiter
Votre aimable JESUS; contempler les merveilles
Qu'il a fait pour nous tous, ses douleurs nompareilles
Sa Couronne, ses fouets, ses durs cloux & sa Croix,
Et vous voudrez pour lui mourir dix mille fois.

SAINTE REINE.

Soit benie à jamais cette heure fortunée,
Que du Ciel éthéré je fus prédestinée;
C'est à vous, après Dieu, à qui je dois ce bien;
J'offre à mon bien aimé, ce cœur qui est tout sien;
J'adore mille fois sa haute Providence,
Qui défilant mes yeux de l'obscur ignorance,
M'éclaira du flambeau de la divine Foi:
Mon Dieu, mon bien, mon tout, mon Jesus & mon Roi,
Si donc il faut pour lui souffrir dix mille peines,
Tant qu'il me fournira de sang dedans mes veines,
Que j'aurai de plaisir! ô que j'aurai d'honneur
De l'épancher pour lui! quel suprême bonheur!
Si sa grande bonté veut me faire la grace
De suivre des Martyrs la glorieuse trace.

PHILOMENE.

Ma fille, qu'il me plaît d'ouïr votre desir,
Et qu'un brasier tout saint votre cœur vient saisir;
Dans le commencement d'une tendre jeunesse,
Votre gentil esprit a beaucoup de sagesse;
Jesus vous la maintienne & accroisse toujours,
Vous faisant habiter ès éternels sejours.

SCENE II.

CLEMENT. LEONICE. SAINTE REINE.

CLEMENT.

HElas! ma chere sœur, quel Dieu! quel Ciel ou affre!
 Verse dessus mon chef un si triste désastre?
 Quelle fatalité! ou bien, quel fort trompeur!
 Quel cruel désespoir! quel extrême malheur!
 De n'avoir ici bas qu'une petite Fille,
 Le miroir des beautés & l'honneur de la Ville,
 Et favoir qu'elle suit la superstition
 De ce Christ, qui s'épanche en toute Nation,
 Méprisant de nos Dieux les Grandeurs immortelles
 Pour d'un Crucifié suivre les Loix nouvelles;
 Que ferai-je à cela?

LEONICE.

Ah! mon frere, vraiment,
 Avant que de rien croire, il faut premierement,
 Savoir d'elle en tout cas, si elle est si peu sage
 De faire cette injure à tout son parentage,
 Abandonnant ainsi la loi de ses Majeurs,
 Pour suivre des Chrétiens la Secte & les erreurs.

CLEMENT.

Votre avis est très-bon, discrète Leonice,
 Et pour le mieux favoir, allons chez la Nourrice;
 Doublons un peu le pas, quoique cet âpre mont
 Soit bien rude pour moi, j'en ai la sueur au front;
 Mais l'extrême desir de lui parler me presse,
 Je n'ai que déplaisir, que deuil & que tristesse,
 Et ne puis recevoir de consolation,
 Que je ne sache au vrai sa résolution.
 Ma Fille, êtes-vous-là?

Que vous plaît-il, mon Pere?
 CLEMENT.

Ma Fille, dites-moi, vous qui m'êtes si chere,
 Vous que j'aime si fort & si parfaitement,
 Vous qui êtes ma joie & mon contentement,
 Qui devez être un jour de ma blanche vieillesse,
 L'appui, le doux soulas, l'espoir & la lieffe;
 Est-il possible, hélas! dites-moi franchement,
 Reine, que vous ayez si peu d'entendement,
 De quitter notre Loi, pour prendre, misérable,
 Du fils d'un charpentier la Loi vitupérable?

SAINTE REINE.

Mon cher Pere, je veux vous dire franchement,
 Que j'adore Jesus, auteur du Firmament,
 Qui prit notre Nature ès flancs d'une Pucelle,
 Pour laver dans son sang la coulpe originelle:
 Coulpes, hélas! qui privoit les hommes malheureux
 De l'aimable séjour des Anges Bienheureux:
 Non fils de Saint Joseph, cher Epoux de sa Mere,
 Mais du Dieu Immortel, engendré de son Pere
 De toute éternité, & né en temps & lieu
 De cette sainte Vierge, vrai homme & vrai Dieu,
 Par l'opération & Mystère adorable
 Du sacré saint-Esprit: Dieu juste & immuable,
 Tout-puissant, tout parfait, tout beau, tout glorieux,
 Qui éternellement regnera dans les Cieux: (Pere,
 C'est ce doux Rédempteur, c'est ce vrai Dieu, mon
 Seul digne d'être aimé, que j'adore & revere:
 Et non pas comme vous, des Dieux d'or & de bois,
 Dénués de pouvoir, de paroles & de voix.

CLEMENT.

O malheureuse fille! ô engeance maudite!
 Les Dieux te puniront comme tu le mérites:

Si tu ne quittes en bref la détestable erreur
Semée depuis peu par ce faux imposteur :
Croire un Dieu immortel que deux cents mille ames
Ont vu mourir en trois par des tourmens infâmes !

SAINTE REINE.

Il est vrai qu'il est mort pour nôtre iniquité ;
Mais le troisième jour il est ressuscité.

CLEMENT.

Les siens l'ont dérobé, puis ils ont fait accroire ;
Qu'il est ressuscité tout rayonnant de gloire.

SAINTE REINE.

Les Juifs ont inventé ce mensonge apparent,
Les Gardes corrompus par or & par argent,
L'Ange, les vêtements, l'heureuse Madeleine,
Ses Compagnes aussi en font preuve certaine :
Saint Thomas qui lui mit ses doigts dans le côté
Fait preuve assurément de cette vérité :
Et mon Sauveur qui tient en main les destinées
Ayant prédit qu'après quatre fois dix années,
Cette Ville autrefois l'honneur de l'Univers,
Pour ce grand Déicide, & crime trop pervers,
Verroit ses Citoyens, leurs enfans & leurs femmes
De famine affligés, renversés sous les lames,
Ses superbes Palais, & ses beaux bâtimens
Entièrement rasés jusques aux fondemens,
Et ne pardonna point à ce merveilleux Temple,
Où l'homme saint son Dieu d'un œil ravi contempler.

CLEMENT.

Ce n'est pour ce sujet que ce Peuple méchant
Passa sous la fureur du coutelas tranchant ;
Son désastreux malheur n'arriva d'assurance,
Que d'avoir méprisé de César la puissance.

SAINTE REINE.

Mon Pere, n'en doutez, car il est très certain,

Qu'il est ressuscité ce grand Dieu souverain ;
Après être apparu aux Apôtres & aux Femmes,
A ses amis secrets & aux fideles ames,
En leur parlant du Ciel, & mangeant avec eux,
Une nuée, enfin le déroba à leurs yeux,
A l'entour voletoient mille bandes ailées,
Qui tous l'accompagnoient es Voûtes étoilées,
Chantant son loz sacré en dix mille beaux vers,
Et remplissant les airs d'harmonieux concerts,
Envoyant par après à sa Troupe fidele,
L'Esprit Consolateur, qui d'amour & de zele
Les ayant tous remplis, ont prêché en tout lieu,
Qu'il étoit le Messie & le vrai Fils de Dieu.

CLEMENT.

Je vois bien ce que c'est, vous voilà résolue
De suivre cette Loi par puissance absolue :
Mais étant votre Pere, n'ai-je pas le pouvoir
De vous faire, en un mot, suivre votre devoir ?
Une fille bien sage doit obéir son Pere ;
Et vous croyez plutôt une fiere mégere,
Une fiere lamie, une peste, un venin,
Que moi qui vous chéris comme un Pere benin :
Mais je jure le Ciel, que dedans ma colere,
Je vous ferai sentir tout le pouvoir qu'un Pere
A dessus son enfant ; usant de châtiment,
Je vous punirai si extraordinairement
Que la postérité fera cas de mon zele,
Pour avoir corrigé une fille rebelle.

SAINTE REINE.

Il est très-véritable, & Dieu le veut ainsi,
Qu'un enfant bien appris doit avoir du souci
D'honorer ses parens, leur porter révérence,
Les aimer, les chérir avec obéissance
Selon droit & raison ; mais ils ne doivent pas

Tellement s'écarter, & en faire du cas,
 Qu'abandonnant leur Dieu au péril de leurs ames;
 Ils encourent d'enfer les supplices infâmes:
 Je mourrai bien plutôt, que pour respect humain,
 Je transgresse les loix de mon Dieu souverain.

CLEMENT.

Fuis, fuis de devant moi, maudite créature,
 Qui violant les droits du Ciel & de Nature,
 Veux de foibles raisons mon pouvoir s'indiquer:
 Qu'en dites-vous, ma Sœur?

LEONICE.

On se doit appliquer

A ne souffrir les siens être de Loi contraire.

CLEMENT.

Et d'user de rigueur, ne le dois-je pas faire?
 Mais je vous prie aussi de lui parler encor,
 Vos discours sont fluans & coulent comme l'or;
 Peut-être pourriez-vous émouvoir son courage,
 Et dessus son esprit avoir quelque avantage.

SCENE III.

LEONICE SAINTE REINE.

LEONICE.

REINE, prêtez silence aux accens de ma voix,
 Je veux vous témoigner l'amour que je vous dois;
 Mais pourquoi êtes-vous rebelle à votre Pere?
 Tâchez-vous toujours de le mettre en colere?
 Lui qui vous chérit tant, lui qui vous aime mieux
 Mille fois que son cœur, mille fois que ses yeux,
 Considérant en vous tant de beautés écloses,
 Tant de lys, tant d'œillets & d'odorantes roses,
 Et recherchée aussi de plusieurs grands Seigneurs
 Croyant vous voir bien-tôt savourer les douceurs

D'un

D'un Hymen chaste & saint, & de si belle couche,
 Naître des rejections d'une si chaste couche:
 Vous voulez donc enfin, ingrâte, tenailler
 Son cœur plein de tristesse, & tant le travailler
 D'ennuyeuses langueurs, que vous aurez la gloire
 De l'envoyer bien-tôt dessous la tombe noire:
 O barbarie étrange! ô dure cruauté!
 O cœur plein de malice & de déloyauté!

SAINTE REINE.

Madame, c'est à tort que me donnez ce blâme,
 J'aime mon Pere autant que j'aime ma propre ame:
 Il devrait louer Dieu, & priser mon dessein,
 Car JESUS comme à moi lui tend déjà la main;
 Si quittant ses erreurs & son Idolâtrie,
 Il lui donne son cœur, & son ame & sa vie:
 Dieu nous appelle tous, & même il nous prévient,
 S'il ne se sauve pas, c'est à lui seul qu'il tient;
 S'il meurt en cet état, il est très-manifeste,
 Qu'il ne jouira pas de la gloire céleste;
 Car personne ne peut hériter de ce lieu,
 Si ce n'est par le sang de ce vrai Fils de Dieu.

LEONICE.

Je ne vous parle plus, je perds ici ma peine,
 Vous êtes, je vois bien, téméraire & hautaine;
 Vous devriez devant nous, humble, vous abaisser:
 Les Dieux qui les malfaits ne veulent pas laisser
 Impunis, vengeront es noirs flots du Cocyte
 Votre rébellion & votre démerite.



SCENE IV.

CLEMENT. LEONICE. SAINTE REINE.
PHILOMENE.

CLEMENT.

Leonice, ma Sœur, que vous a-t-elle dit ?
Avez-vous arraché de son crédule esprit
Cette maudite erreur qui la rend misérable ?
Dans cette opinion, est-elle inviolable ?

LEONICE.

Son cœur paroît plus dur que le ferme rocher ;
Les Discours plus charmans ne la peuvent toucher ;
De tout ce que j'ai dit, elle en fait moins de compte,
Que le superbe œneil qui la vague surmonte.

CLEMENT.

O diable cruel ! ô pertinacité
Des Filles de ce temps ! quelle témérité !
Quel sot zèle impieux ! c'est vous, ô Philomene,
Qui faites qu'ès erreurs son esprit se promène ;
C'est vous qui la laissez de ces fantômes vains :
Que j'eusse bien mieux fait, si l'étant de vos mains,
Je l'eusse fait nourrir du sang d'une Lionne,
D'une fiere Fyresse, ou d'une Ourse felonne ;
Car elles n'ont pas tant que vous de cruauté,
De rage, de fureur & de deloyauté :
Mais puisqu'il n'y a rien, cruelle, qui te touche,
Tu deviens beaucoup plus que ces bêtes, farouche.
De ton cher geniteur commence à t'approcher ;
Fais comme un Lestrigon, repais-toi de sa chair ;
Mon sort seroit bien doux ; si ta main farieuse
Vouloit tôt terminer une vie malheureuse :
Mais puisque tu te plais à voir couler mes pleurs,

Que je voie promptement la fin de mes douleurs :
Appelle à ton secours ta barbare Nourrice,
Afin que mieux ta rage & fureur s'accomplisse :
Mais, suis-je maintenant un lâche devenu,
Ayant le front ridé & le poil tout chenu ?
Quoi ! suis-je transformé d'Achiles en sot Therfite ?
N'ai-je plus de vigueur, de force & de mérite ?
Qui, oui, je puis encor vous mettre à la raison,
Et vous bien châtier quand il sera de saison.

PHILOMENE.

Monsieur, vous avez tort de m'appeller barbare,
Pour vous avoir nourri une Fille si rare,
Et l'avoir bien instruite en la Loi du vrai Dieu,
Qui doit être adoré & servi en tout lieu.

CLEMENT.

C'est le juste sujet qui me met en colere :
J'aime/vois mieux la voir mourir de mort amère,
Par les dents d'un Lion ou d'un Loup affamé,
Ou de mille couteaux voir son cœur entamé,
Que de la voir sujette à une Loi nouvelle,
Méprisant de nos Dieux la grandeur immortelle :
Je vous commande donc de l'en dissuader.

PHILOMENE.

Vous perdez votre peine à me le commander.

CLEMENT.

Je veux que tu le fasses, & que tu m'obéisses.

PHILOMENE.

Nous souffrirons plutôt le plus cruel supplice,
Qui se puisse inventer.

SAINTE REINE.

Mon Pere, ne croyez,
Que nous ayons ainsi les esprits devoiés,
De me penser fléchir votre esperance est vaine,
Vous perdez votre temps, vous perdez votre peine :

Quand vos discours seroient plus coulans que le miel,
Pour vous nous ne voulons perdre les biens du Ciel.

CLEMENT.

Tu t'en repentiras, Fille dénaturée,
Car devant qu'il soit peu, tu es bien assurée
Que tu ressentiras ce que c'est d'offenser
Un Pere qui ne peut cette injure effacer.

SCENE V.

CLEMENT. LEONICE.

CLEMENT.

SOrtez des creux Enfers, fieres sœurs Eumenides,
Pour punir les forfaits de filles parricides !
Puisque tous les tourmens qu'on peut trouver ci-bas,
Les gênes, les cailloux, les sanglans coutelas,
Les chevalets les feux & les autres supplices,
Sont peu de choses au prix de ses grands maléfices :
Je n'ai qu'un seul enfant, & je vois, ô pitié !
Qu'elle n'a pour son Pere un seul trait d'amitié :
Elle voudroit bien voir mon foible corps descendre
Dans un sépulchre noir pour se réduire en cendre :
A ces forts sentimens je ne puis résister,
Mon mal est sans remède, il la faut contenter :
Mais avant que d'aller à la mortelle rive,
Il faut que par ma main la cruelle y arrive.

LEONICE.

Mon frere, gardez-vous d'avoir ce sentiment,
Voudriez-vous tremper si inhumainement
Vos mains dans votre sang ? Il ne faut pas qu'un Pere
A l'endroit d'un enfant soit cruel & severé :
Le temps ramene tout : quand cette jeune ardeur
Qui la fait obstiner, fera dans sa froideur,

Vous la verrez plus douce, & viendra sans doutance,
Demander à genoux pardon de son offense ;
Puis reconnoissant les grands Dieux immortels,
Offrira de l'encens à leurs dévôts Autels.

CLEMENT.

Et lorsque je serai dans ma triste demeure,
Tout seul & désolé, il faudra que je meure ;
Hélas ! je n'aurai plus de consolation.

LEONICE.

Frere, prenez courage en votre affliction,
Vous ne pouvez aller contre les Destinées,
Qui ont si sagement toutes choses ordonnées :
Il s'y faut conformer, & laisser faire aux Dieux,
Qui font comme il leur plaît, en Terre & dans les
Cieux.





ACTE II.

SCÈNE I.

OLIBRE LUCIE.

OLIBRE.

Ainsi que j'ai dompté dans le cœur de l'Asie,
 Les Bactres, les Hircans, la Parapanisie,
 Les Parthes, la Perse, l'Albe, & le fier Médois,
 Et soit du sang humain rougir les champs Indoïs,
 Qui ai au grand César rendu assujettie
 La Sérique, la Tane, & la froide Scythie,
 La Piside & Bythin, à leur dam n'ont-ils pas
 Senti la pesanteur de mon robuste bras ?
 L'Arabe, le syrien, la belle Palestine,
 Se voulant prendre à moi, ont trouvé leur ruine :
 Bref, il n'y a pas coin dedans tout l'Orient,
 Qui ne sache que vaut mon glaive foudroyant ;
 Tant de braves soldats & de grands Capitaines
 A qui j'ai commandé, sont témoins de mes peines,
 Et que je n'épargnois ni le feu, ni le fer,
 Pour ces séditeux & mutins étouffer ;
 Mais principalement cette maudite engeance,
 Qu'on appelle chrétiens, connoissent ma puissance,
 Car pour exterminer ces malheureux bannis,
 Je les ai chargés de tourmens infinis : (moire
 Les Dieux, les puissans Lieux auront toujours mé-
 Comme je suis jaloux de conserver leur gloire,
 Sachant ce que j'ai fait contre ces contempteurs,
 Qui veulent mépriser leurs suprêmes grandeurs ;

Ores que de nouveau, ce Monarque invincible,
 M'envoie en Occident, comme un foudre terrible,
 Pour écraser la tête à ces séditeux ;
 Si j'en trouve quelqu'un, qui trop audacieux,
 Prévarique les Loix, ou qui malheureux, ose
 Contre moi s'opposer, dès l'heure je propose,
 Qu'il n'y a ni destin, ni favorable sort,
 Qui les puisse exempter des rigueurs de la mort :
 Tu fais, mon cher ami, comment depuis Marseille
 Ceux à qui mes desseins n'ont pas prêté l'oreille,
 Ont tous été traités ; & Alyse foudain
 Saura ce que lui vaut d'offenser le Romain.

LUCIE.

Il est vrai qu'autrefois les fiers peuples des Gaules,
 Refusoient de porter sur leurs fortes épaules
 Le joug Capitolin, & que Jules César
 Les ayant entrepris, courut bien du hasard ;
 Mais pourtant la valeur de cette ame Royale,
 Les rendit tous sujets à l'Aigle Impériale :
 Vous donc, qui l'égaliez en force & en pouvoir,
 Ne pouvez-vous pas les contraindre au devoir,
 Et punir promptement cette chrétienne race,
 Qui méprise nos Loix d'une insolente audace ?

OLIBRE.

Je le puis, je le veux, fus, allez de ce pas
 Dans mon camp, & foudain dites à mes Soldats,
 Que ceux qu'ils trouveront, homme, femme ou fille,
 Qu'on les saisisse tous d'une façon subtile,
 Qu'ils soient tous garotés de longs & fort liens ;
 Car on m'a averni qu'ils sont tous Magiciens ;
 Mais quand je les tiendrai entre quatre murailles,
 Ils ne pourront jamais m'échapper, ces canailles :
 Puis s'ils ne veulent pas encenter à nos Dieux,
 Je leur ferai souffrir des tourmens furieux.

LUCIE.

C'est raison, Grand Préfet, que je vous obéisse,
Je m'en vais promptement accomplir mon office.

SCENE II.

PHILOMENE SAINTE REINE.
PHILOMENE.

D'Eine, voici le temps, voici, noble Pucelle,
L'agréable faison où le Ciel nous appelle ;
C'est maintenant qu'il faut les armes à la main,
Combattre les desseins d'Olibre l'inhumain,
Qui tout plein de fureur, de colere & de rage,
A jure des Chrétiens la perte & le dommage :
Méprisons, méprisons les plus cruels efforts,
Ne craignons point celui qui peut tuer les corps ;
Mais le Dieu tout-puissant qui sous la froide lame
Peut faire en un moment périr le corps & l'ame :
S'il faut mourir pour lui, ne craignons les tourmens
Cherchons dedans les feux des rafraichissemens :
Où le dur chevalet, les roues & les supplices
Soient nos ébattemens & fassent nos délices ;
Car mille ans ici bas de tourmens & de pleurs,
Sont moins qu'un jour de joie es célestes rondeurs.

SAINTE REINE.

Vos avis sont très-bons, aimable Philomene ;
Car déjà je voudrois me voir en cette peine,
Le paroître devant ce Tyran furieux,
Si Dieu trouve à propos que ce soit pour mon mieux :
Et dès lors que je lis es anciennes Légendes
Des Saints qui de leur sang sont à Jésus offrandes,
J'admire la valeur de ces braves Guerriers,
Qui dessus les Tyrans remportent des lauriers :
Je pense voir encor cet athlète invincible,
Ce grand Proto-martyr, qui sous la pluie horrible

De cailloux accablé, se mit à deux genoux,
Priant Dieu pour les Juifs qui l'assommoient de coups
Je vois d'autre côté le Prince de l'Eglise,
Qui suivant son Sauveur d'un cœur plein de franchise,
Humble, donne ses pieds, & présente ses bras,
Pour être mis en croix la tête contre bas :
Le meurtrier coutelas, qui comme une tempête,
Du Docteur des Gentils va séparant la tête,
M'apprend combien d'amour il a eu pour son Dieu ;
L'Alcide Saint Laurent, qui étant au milieu
D'un brasier rallumé, reproche l'avarice
D'un perfide Tyran ; & toute la Milice,
Qui orne de son sang l'Étendart de la Croix,
En layant leur Étole au sang du Roi des Rois,
Me témoignent vraiment qu'il faut suivre leur route,
Pour posséder les biens de la céleste Voûte.

PHILOMENE.

Courage, chere amie, il faut de mieux en mieux,
Vous perfectionner au bien qui vient des Cieux :
La Vie de ces Martyrs est l'unique modèle
Où se doit arrêter un cœur vraiment fidele ;
C'est dans ce beau miroir où brillent les Vertus,
Où les vices y sont sous les pieds abbatus :
Suivez donc nuit & jour ce sentier tant aimable,
N'appréhendez jamais ce Tyran exécrationnable ;
Munissez votre cœur de constance & de Foi,
D'Esprit, de Charité contre le désarroi ;
La blanche chasteté & la pure innocence,
Reluit en votre esprit, rayonnant de prudence ;
Mais l'ombre baisse fort, allons, mon cœur, allons
Dans ce Pasquier herbeux, repaître nos moutons.

SAINTE REINE.

N'en prenez pas la peine, ô ma chere Nourrice,
Laissez-moi, s'il vous plaît, cet agréable office.

SCENE III.

LUCIE. OLIBRE.

LUCIE.

Grand Monarque, excusez si mon retour est prompt,
 Car pour vous obeir je ne suis jamais long ;
 Mais je veux vous conter une histoire gentille :
 J'ai trouvé deux Soldats qui menoient une Fille,
 Une Fille, ou plutôt un vrai Ange des Cieux,
 Un miroir de beauté, un chef-d'œuvre des Dieux ;
 Le Printemps gracieux, mignon de la Nature,
 Ne découvre à nos yeux tant de riche peinture,
 Tant de Roses, d'Zillers & de Lys blanchissans,
 Qu'elle produit es cœurs de plaisirs ravissans ;
 Son front semble à l'Yvoire, & sa bouche odorante
 Fait voir un double rang qui tout le monde enchante :
 De Cynabre entouré, Por de ses cheveux
 Mérite que chacun lui consacré ses vœux ;
 Hymette n'a pas tant en ses ruches d'ayettes,
 Qu'il naît dessous ses pas d'amoureuses fleurettes :
 Ses beaux yeux qui font honte au grand Pere des jours
 Lâchent à tous momens mille petits amours :
 Son beau col est d'albâtre, & ses deux joues vermeilles
 Ravissent les esprits d'agréables merveilles :
 C'est l'abrégé enfin, de tout ce qui est beau,
 C'est la flamme où l'amour allume son flambeau :
 Je n'aurois jamais cru qu'une beauté si rare
 Se fust rencontrée en la Gaule barbare :
 Voilà donc, grand Guerrier, voilà sommairement
 Le sujet qui m'a fait venir si promptement :
 Je sais qu'autre que vous a trop peu de mérite
 Pour son cœur posséder ; partant je vous invite
 De joindre vos Lauriers à sa perfection,

Et vous rendie le Roi de son affection.

OLIBRE.

Lucie, mon cher ami, tes discours ont des charmes,
 Qui causent dans mon cœur d'amoureuses allarmes :
 Commande à tes soldats qu'ils l'amènent ici,
 Lui disant de ma part qu'elle n'ait de souci
 De paroître devant un puissant Chef d'armée,
 Qui ne veut attenter dessus sa renommée :
 Je lui veux conserver sa vie & son honneur,
 La combler de tous biens, de gloire & de bonheur.

LUCIE.

Monseigneur, je ferai de bon cœur ce message,
 Pour un objet si doux, si charmant & si sage.

OLIBRE.

Faites, dépêchez-vous, & revenez soudain
 Pour contenter plutôt mon amoureux dessein.

SCENE II.

LUCIE. FULOE. ÉTIE. SAINTE REINE.

LUCIE.

Brave Fulce, écoutez, & vous vaillant Étie,
 Votre chef vous commande & de grace vous prie,
 Si vous avez pour lui un peu d'affection,
 C'est qu'il aye de vous cette obligation
 De mener devant lui cette noble Pucelle,
 Car il desire fort pouvoir parler à elle.

FULCE.

Étie, nous consentons d'obeir au vouloir
 De notre brave Chef, & c'est notre devoir
 De complaire en tout cas au généreux Olibre :
 C'est un homme obligeant, reconnoissant & libre,
 Qui les hommes de cœur fait bien récompenser,
 Qui nous peut, s'il le veut, aux charges avancer ;

Lui qui est jovial, & d'une humeur gaillarde,
Sera ravi de voir cette Fille mignarde.

ÉTIE.

Allons, Belle, allons voir ce Phenix des Guerriers,
Qui porte sur son chef les palmes & les lauriers.

LUCIE.

Ne vous étonnez pas, adorable Pucelle,
Si nous vous conduisons à notre Chef fidele;
Car si-tôt qu'il aura contemplé vos beaux yeux,
Plus clairs que le Soleil qui brille dans les cieux,
Voyant l'éclat charmant de votre belle face,
Vous trouverez en lui honneur, faveur & grace:
Son cœur d'un si beau feu fera tôt enflammé,
Ce Prince aime beaucoup, mais il veut être aimé.

SAINTE REINE.

Si le grand Dieu me sert & de phare & de guide,
Et si son Saint-Esprit est à mes vœux provide,
Les Princes de la Terre avec tout leur pouvoir,
Ne pourront ni ma foi, ni mon cœur émouvoir.

SCENE V.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ÉTIE.

LUCIE présente sainte Reine à Olibre.

VOici, brave Seigneur, ce Soleil radieux,
Tout brillant de clarté, les délices des yeux,
La lumière des cœurs en merveilles féconde,
Qui par ses regards tendres embrase tout le monde:
Voici celle qui peut par ses divins artraits
Transpercer votre cœur de mille & mille traits.

OLIBRE.

Faites-moi donc approcher cette belle Pucelle,
Je la veux contempler, & voir si elle est telle
Comme tu la dépeins: Soldats, approchez-vous;

Est-ce-là cet objet si charmant & si doux?

FULCE.

Recevez, brave Chef, recevez, puissant Prince,
Ce Phenix des beautés, l'honneur de la Province,
Le siège de l'amour & des perfections,
Et le gage assuré de nos affections;
Nous, dis-je, qui n'avons de plus chères envies,
Que d'employer pour vous notre sang & nos vies.

OLIBRE.

Je vous en remercie, & vous promets, Messieurs,
Que de deux Régimens vous ferez possesseurs.

SCENE VI.

OLIBRE. SAINTE REINE. FULCE.

OLIBRE parlant à Sainte Reine.

Belle, dont la beauté entre les Filles luit,
Comme l'Astre du jour sur les feux de la nuit,
Dites-moi, s'il vous plaît, d'où vous êtes sortie?
Quel est le Dieu qui tient votre ame assujettie,
Et que vous adorez?

SAINTE REINE.

J'adore mon Facteur,
Le puissant Dieu du Ciel, le grand distributeur,
Et parfait donateur de toutes les richesses;
L'Auteur qui a bâti par infinies adresses
Le doré Firmament, ce grand & vaste rond,
Fondant son pilotis sur l'abîme profond;
Qui d'un seul mot crea sans travail & sans peine,
La Terre porte fruits, la Mer porte-Baleine,
Qui remplit l'air d'Oiseaux de diverses couleurs,
La Terre de Moissons, & d'odorantes Fleurs,
Les Forêts d'animaux de différente espèce;
Qui parlant dans les eaux fit fourmiller sans cesse.

Des bourgeois écaillés ; puis d'un limon terreux
 Fit notre premier Pere très-riche & très-heureux,
 S'il n'eût pas offensé sa bonté souveraine,
 Mangeant du fruit fatal, qui causa tant de peine
 A tous les descendans, qu'à la fin son cher Fils
 Pour payer leur rançon se rendit Crucifix ;
 Lavant dans son pur sang cette tache si noire,
 Pour rendre les Mortels capables de sa gloire :
 Ainsi, quoique je sois de très-nobles Parens,
 Que mon Pere Clement soit l'un des plus puissans
 De ce fertile Auxois ; qu'Alyste, Ville altiére,
 Soit le lieu où premier j'aperçus la lumière,
 Si est-ce toutefois, que j'estime bien mieux
 De ce que la bonté du Formateur des Cieux,
 De sa divine Loi m'a donné connoissance,
 Que des vaines grandeurs la trompeuse apparence.

O L I B R E.

Quoi ! Pucelle, êtes-vous si aveugle en la Foi,
 Si folle que de croire une nouvelle Loi
 De ce Galiléen, qui n'est qu'une imposteur ?
 Loi rigoureuse, Loi que toute la Nature
 Détéstie avec raison : Loi le dur fleau du corps,
 Qui rend ses professeurs comme s'ils étoient morts :
 Loi pleine de soupirs, de sanglots, de miseres ;
 De chagrins soucieux, & de larmes amères ;
 Qui passe en longs travaux, se termine en tourment,
 Sans espoir de secours & de soulagement !
 Quittez, Belle, quittez cette Loi misérable,
 Loi superstitieuse & si vitupérable ;
 Et adorez nos Dieux très-hauts & très-puissans,
 En leur faisant fumer deux ou trois grains d'encens :
 Si vous faites cela, je jure, ma Mignone,
 Que jamais vous n'aurez faute de ma personne :
 Vous serez la plus grande & première à ma cour,

Les délices, les jeux, les danfes & l'amour
 Seront vos entretiens ; les beaux habits de soie,
 Au lieu de ces haillons, vous combleront de joie,
 Les perles, les Rubis, les brillans Diamans,
 Seront de votre corp les riches ornemens :
 Tous ces peuples Gaulois que ma dextre commande,
 Vous viendront réverer d'une affection grande ;
 Les Chefs de mon Armée & les nobles Seigneurs,
 En festins somptueux vous feront mille honneurs :
 Mais si vous méprisez leur divine puissance,
 Si vous ne leur rendez parfaite obéissance,
 Ou si vous encourez mon sévère courroux,
 Vous servirez de fable & d'exemplaire à tous :
 Savez-vous pas combien j'ai gagné de Victoires,
 Combien mon bras sanglant a fait es ondes noires
 Descendre de Gaulois, qui trop fiers & hautains,
 Se vouloient opposer à l'Aigle des Romains ?
 Le Rhône furieux, & la Saône dormante
 Sont pourprés de leur sang, & le bon Radamante
 A peine de compter le nombre des Chrétiens
 Qui lui font compagnie aux Champs Eliséens.

S A I N T E R E I N E.

Prince, ne pensez pas que vos seintes promesses,
 Vos appas decevans, ni toutes vos richesses,
 Me fassent délaisser mon Dieu, mon cher confort,
 Et bien moins les fureurs d'une cruelle mort :
 Comment ! j'adorerois des hommes les ouvrages,
 Pour celui qui commande aux foudres & aux orages ?
 Quoi ! j'abandonnerois mon aimable Sauveur,
 A qui j'ai consacré mon bien & mon honneur !
 Ma vie, mon tout, mon Roi, mon époux & mon Pere !
 Pour respect d'un mortel je craindrois la colere
 D'un qui peut me causer un tourment de deux jours,
 Pour brûler à jamais aux infernaux séjours !

Non, non, plutôt le Ciel brillera sans étoiles,
 Plutôt la Mer fera sans Vaisseaux & sans Voiles,
 Le gai Printems sans Fleurs & l'Été sans Moissons,
 Plutôt dedans les eaux brilleroient les Poissons,
 Que je viole ainsi la Foi que j'ai prouinée
 A ton doux Jesus-Christ & à la Sainte Eglise:
 J'aime mieux de gros drap voir mes membres couverts
 Que de pourpre parer cette pâture aux vers:
 Les brillants Diamans, la Soie & l'Écarlate
 N'empêchent de pourrir une chair délicate:
 Dites-moi, de quoy sert un grand tas d'affluets?
 Sinon pour attirer la flamme des Muguets:
 Les poudres de senteur, le Came & la Ceruse,
 Rendent que trop souvent la pauvre ame percluse;
 Les Bals & les Festins perdent le plus souvent
 Une fille crédule, & la paissent de vent:
 Dedans les Cours des Grands s'élevent des orages,
 Où les plus chastes cœurs, ô malheur! font naufrages:
 O qu'il me plaît bien mieux de paître mes brebis
 Aux antres reculés ou dans les champs fleuris,
 Y manger du pain bis, boire de l'eau cristaline,
 Que de sentir l'odeur d'une grasse cuisine!
 Dans ces lieux écartés j'admire mon époux,
 Plus beau que le Soleil, plus charmant & plus doux,
 Mon amoureux Jesus, qui des cordelles teinte
 De son Sang purpurin, retient mon ame empreinte,
 Me fait des lacs d'amour; le fer de son côté
 Me découvrant son cœur, fait que j'ai protesté
 Qu'autre amour que le sien n'entrera dans mon ame:
 Ce bel Amant pour rendre éternelle ma flamme,
 Et pour me témoigner qu'il est mon cher Époux,
 M'attache à son amour des pointes de ses cloux;
 Son chapeau épineux m'acquiert une couronne,
 Qui d'immortalité fleuronante rayonne.

OLIBRE.

OLIBRE.

De vrai, je ne saurois assez m'émerveiller,
 Comment vous oseriez seulement me parler,
 Et priser devant moi ce Dieu imaginaire,
 Méprisant mon avis pour vous si salutaire;
 Mais pour moi je pardonne à votre jeune erreur,
 Si de tant de beautés je suis le possesseur:
 Ne perdez à crédit votre belle jeunesse,
 Et suivez de nos Dieux l'adorable sagesse;
 Mille biens à la fois vous seront apprêtés,
 Rien ne pourra manquer à vos félicités,
 Vous bénirez cent fois cette heure fortunée
 Qui aura joint nos cœurs sous le doux Hyménée:
 Vous aurez les plaisirs, les biens & les douceurs,
 Vos glorieux enfans seront mes successeurs;
 C'est le sort qui suivra le cours de votre vie,
 Si votre volonté s'accorde à mon envie:
 Sinon, outre ces biens, mon cœur que vous perdez,
 Mille & mille tourmens bientôt vous souffrirez.

SAINTE REINE.

Monsieur, quoique mon sexe inconstant & fragile,
 De l'instabilité soit le premier mobile,
 Si est-ce que jamais tous vos pipeux discours
 Ne me feront quitter le Dieu de mes amours:
 Quoi! que pour mes plaisirs à l'enfer je m'engage!
 Pour un bien qui périt, je perdrai le cher gage
 De ma pudicité! ah! plutôt mille morts,
 Plutôt mille bourreaux déchirent tout mon corps;
 Seulement d'y penser mon poil d'horreur se dresse:
 Pourvoyez-vous ailleurs d'une infâme Maîtresse,
 Car toujours de mon Dieu l'Épouse je serai,
 Et jamais d'autre Hymen je ne contracterai;
 Mais, sachez-vous, Monsieur, si vous me voulez croire?
 Quittez ce feu brutal qui rend votre ame noire,

Et tous ces Dieux de bois, d'or, de pierre & d'airain,
 Adorez seulement le grand Dieu souverain,
 Dieu trine en vérité, devant qui les Archanges,
 Les brillans Chérubins, les Scraphins, les Anges
 Tremblent en l'adorant de son amour épris,
 Et mille millions de Bienheureux Esprits,
 Qui des pieds foulent l'or des voûtes azurées,
 Célébrant ses grandeurs par leurs chansons sacrées;
 Faites, faites bien plus, commandez aux Gaulois,
 Et à tout votre Camp, qu'ils vivent sous ses Loix;
 Ainsi vous acquérerez une immortelle gloire,
 Dont la postérité aura toujours mémoire.

OLIBRE.

Puisque tu ne veux pas révéler les Autels,
 Que dévôt, je consacre à nos Dieux immortels,
 Que ta bouche contr'eux vomissant des blasphèmes
 Transporte mon esprit dans des fureurs extrêmes:
 Jamais les froids Hyvers n'auront tant de glaçons
 Ni la Mer tant de flots sur ses moites sillons,
 Il ne tomba jamais tant de feuilles en Automne,
 Que je ferai pleuvoir de coups sur ta personne,
 Buffiere n'est qu'un sot à l'égard des tourmens
 Que je fais inventer: les fouets, les brûlemens,
 Les crochets acérés, & les flammes ardentes,
 Te feront ressentir des douleurs violentes,
 Et dans l'eau froide après ferai plonger ton corps;
 Ainsi, tu souffriras plusieurs sortes de morts:
 J'ai cent Bourreaux tout prêts nourris dans le carnage
 Pour exercer sur toi leur fureur & leur rage.

SAINTE REINE.

Faites venir encore tous les Tygres affreux,
 Les Ours & les Lions du cahors pierreux,
 Pour démembrer ce corps d'une rage plus forte,
 Je ne les craindrai point, le Dieu qui me conforte

Ne me refuse pas la force & la vigueur,
 Pour garder son amour au milieu de mon cœur.

OLIBRE.

Soldats, attachez-moi cette Fille obstinée,
 Et que dans la prison elle soit emmenée;
 Vîte, dépêchez-vous, traînez-la promptement,
 Et que le Geolier la garde sûrement
 Jusqu'à ce que je sois venu de Germanie;
 Alors si à nos Dieux elle ne sacrifie,
 Je la ferai mourir.

LUCIE.

Sire, n'en doutez pas;
 Êtie, empoignes-là & la tiens par les bras,
 Charges-lui sur le corps cette pesante chaîne,
 Bailles-moi les deux bouts afin que je l'entraîne,
 Hola, hé! Geolier, ouvres-nous la Prison,
 Mets cette Fille ici dedans ce noir grouon:
 Ne la laisse parler à personne du monde,
 En tout cas il faudra que ta tête en réponde.



ACTE II.

SCENE I.

SAINTE REINE. PHILOMENE.

SAINTE REINE *étant en prison.*

M On aimable Sauveur, ô JESUS, ô mon Dieu !
 A qui les noirs cachots de ce funeste lieu,
 Sont aussi transparens que la belle lumière
 Du rayonnant Phœbus, en l'ardeur coutumière
 De son midi plus chaud : voyez où l'on m'a mis,
 Et me donnez pouvoir contre mes ennemis :
 Je vous demande, hélas ! les yeux baignés de larmes,
 Et les genoux courbés, en ces tristes allarmes,
 Que ma constance puisse au milieu des douleurs,
 Par votre sainte grace émouvoir vos rigueurs ;
 Donnez-moi, mon Sauveur, donnez-moi l'assurance
 Parmi ces durs combats de vaincre leur puissance ;
 Vous qui d'un seul clin d'œil faites de ce grand tour
 Crouler les fondemens de l'un à l'autre bout ;
 Des monts plus fourcilleux les croupes chevelues,
 Qui d'un port orgueilleux s'élevent dans les nues
 Se détournent devant vos supérieures grandeurs,
 Et humbles, s'abaissant, adorent vos hauteurs :
 Neptune est sous vos loix, & par votre parole,
 Vous commandez en Maître aux Possillons d'Éole
 Vous nous avez prescrit dans ce mortel effort ;
 Que le corps étoit foible ; & l'esprit étoit fort :
 Donnez-moi cet esprit, mon Seigneur & mon Père

Ne me délaissiez pas dedans cette misère :
 Vous connoissez mon cœur, & savez qui je suis,
 Ah ! secourez-moi donc au fort de mes ennuis :
 Plutôt en mille éclats me partage la foudre,
 Qu'à vous abandonner on puisse me résoudre :
 Un tourment de cent ans seroit bien peu au prix
 Des plaisirs éternels du céleste pourprix ;
 Quitter pour un moment de peine en ce bas monde
 Le Royaume du Ciel où toute chose abonde,
 On doit juger celui privé de jugement,
 Qui prend le fer pour l'or, le roc pour le diamant ;
 Mon amour, mon souci, mon cœur, ma douce flamme,
 Qui ne voudroit pour vous sacrifier son ame ?
 Qui ne vous aimeroit, souverain Roi des Rois ?
 Qui ne voudroit pour vous mourir dix mille fois,
 En vous considérant dessus le bois funébre,
 Le corps couvert de plaies, & les yeux de ténébre ?
 En quel transport d'amour, mon Sauveur, étiez-vous,
 Quand pour vos ennemis qui vous rouoient de coups,
 Priâtes votre Père au fort de vos souffrances,
 Pour obtenir pardon de leurs grièves offenses ?
 Qui sera donc celui qui pour l'amour de vous,
 Souffrira des tourmens sans les trouver bien doux ?
 Ainsi, ce lieu puant, infâme & effroyable,
 M'est pour votre sujet plaisant & agréable :
 Mais j'entends une voix auprès de ce caveau ;
 Ah ! c'est ma Philomene avecque son flambeau.

PHILOMENE.

Hélas ! Reine, j'étois en une extrême peine,
 Quand j'ai vu revenir nos Brebis porte-laine
 Toutes seules des champs, j'ai cru à même instant,
 Que vous aviez reçu quelque étrange accident ;
 En courant vous chercher, j'ai vu des Pastourelles,
 Qui m'ont fait le narré de ces tristes nouvelles,

Que deux fiers Soldats vous menaient au Quartier
 D'Olibre, sans tenir ni chemin ni sentier ;
 Je vais tant que je puis tout droit où l'on m'assure,
 Qu'on vous avoit jà mise en la spelonge obscure :
 Sans doute jusqu'ici j'ai donc voulu venir,
 Afin de vous prier de vous bien souvenir
 De mes enseignemens, & ne croire aux paroles
 D'Olibre le Tyran, qui ne sont que frivoles.

SAINTE REINE.

Madame, ne croyez que je manque de foi
 A mon aimé Sauveur, mon Seigneur & mon Roi :
 Olibre, qu'il essaye par ses belles promesses,
 Ses discours decevans, & ses feintes caresses,
 D'avoir quelque ascendant par dessus mon esprit ;
 Je lui ai déclaré que c'étoit JESUS-CHRIST,
 Que j'avois pour Epoux à la mort, à la vie,
 Et d'un autre que lui n'aurois jamais envie.

PHILOMENE.

Continuez, ma mie, en votre intention,
 Et ne changea jamais de résolution ;
 Tant que vous servirez ce Soleil de Justice,
 Vous n'appréhenderez d'Olibre la malice :
 Quand même les Démons feroient tous contre vous,
 Ne craignez nullement, vous les vaincrez tous ;
 C'est lui qui peut changer vos travaux en délices,
 Et qui fait trouver doux les plus cruels supplices ;
 Les grands brasiers feront vos rafraichissemens,
 Les horribles tourmens vos chers ébattemens :
 Sus, sus, courage donc, généreuse Guerriere,
 Après que vous aurez fourni votre carrière,
 Et remporté l'honneur dans les sanglans combats,
 Les Lauriers éternels ne vous manqueront pas.

SAINTE REINE.

C'est-là tout mon desir, d'avoir de la souffrance,

Imitant mon Epoux dedans la patience :
 Dieu vous donne sa gloire, récompensant un jour
 Les soins qu'avez de moi, au céleste séjour.

PHILOMENE.

La nuit approche fort, Dieu vous donne sa grace :
 Prions-le toutes deux, qu'au Ciel nous ayons place.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ÉTIE.

OLIBRE revenant d'Allemagne.

O Dieux ! divins auteurs des Voûtes éternelles,
 Je vous rends mille fois de graces immortelles
 De vos saintes faveurs ; je suis victorieux
 Des Tudefques grossiers, qui vouloient, furieux,
 Du grand Aurelien mépriser la puissance :
 J'acquiers mille lauriers par leur outre-cuidance ;
 Le foudre de mon bras ne se peut éviter,
 Non plus que le carreau du puissant Jupiter :
 Ayant jonché de morts les champs de ces bravaches,
 Et ostroyé la paix à ces courages lâches,
 Enfin, heureusement me voilà de retour ;
 Cher Lucie, je veux, & je veux en ce jour
 Que tout ce peuple ici, par des chants d'allégresse,
 Publie ma valeur & ma haute prouesse ;
 En présence de tous, je veux, devotieux,
 Une belle victime immoler à nos Dieux,
 Et qu'au Temple sacré un chacun d'eux assiste :
 Sus, qu'à ma volonté personne ne résiste,
 Mettez ordre à cela : & vous, Fulce, il vous faut
 Aller querir la fille, & sans faire défaut
 Faites-la devant moi promptement comparoître ;
 Car si nos Dieux encore elle veut reconnoître,

Et à leurs saints Autels de l'encens présenter,
De tourmens très cruels je la veux exempter.

LUCIE.

Je m'en vais commander de faire le Théâtre,
Où le gai Comédien doit aujourd'hui s'ébattre,
Et le Char de Triomphe où seront à milliers
Par le col enchaînés les Captifs prisonniers.

FULCE.

Et moi, grand Gouverneur, d'une course legere,
Je vais faire venir cette belle Bergere;
Je crois qu'elle a déjà souffert maintes douleurs,
Du refus qu'elle a fait des suprêmes honneurs:
Les roses qui étoient si bien épanouies
Sur son teint délicat, se sont évanouies;
Car n'ayant pour tout mets que du pain & de l'eau
Dans cet obscur groton, où plutôt ce Tombeau,
La faim, la froide peur, l'horreur & la misere
L'auront fait devenir plus sage & moins sévere;
Elle doit réputer à très grande faveur,
Que foyez maintenant possesseur de son cœur.

OLIBRE.

Si à tous mes desseins elle est toujours rebelle,
Je lui ferai souffrir une mort très-cruelle.

ÉTIE.

Monsieur, vous en ferez selon votre vouloir;
Faut que chacun fléchisse à votre grand pouvoir.



SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE, *Geolier.* ETIE.
SAINTE REINE.

FULCE.

ENclastre, parles moi.

ENCLASTRE.

Qu'est-ce que tu demande?

FULCE.

Olibre de sa part t'enjoint & te commande,
Que tu ne manques pas de remettre en mes mains
La belle Prisonniere aux yeux doux & serains;
Car je la veux conduire avecque ma cohorte,
Devant lui promptement.

ENCLASTRE.

Certes, elle est presque morte;
Car depuis tant de temps, en ce triste manoir,
Elle vit d'un peu d'eau & d'un peu de pain noir,
Qu'au bout de ce cordeau par jour je lui dévale:
Elle a du plus souffrir que n'endure Tantale.

FULCE.

Je fais bien qu'en ce lieu elle doit soupirer;
Mais aussi prestement il l'en faut retirer.

SAINTE REINE.

Doux Sauveur, qui voyez la peine que j'endure,
Hélas! ayez pitié de votre créature;
Tirez-moi des détroits de ces infâmes lieux,
Pour souffrir, s'il vous plaît, les tourmens furieux
Qu'il plaira au Tyran; que sa rage il exerce
Sur moi tant qu'il voudra, qu'il rompe brise & perce,
S'il veut, tous les endroits de ce débile corps,
Bref, qu'il fasse sur moi ses plus cruels efforts,

Afin qu'en achevant cette mortelle course,
 Mon ame vole à vous, d'où elle a pris sa source ;
 Cependant, mon JESUS, donnez-moi le pouvoir,
 D'être toujours conforme à votre saint vouloir :
 Mais j'entends quelque bruit, il semble que l'on ouvre
 Là-dessus le trapon, la clarté je découvre :
 Ce n'est pas l'heure ici que l'on me vienne voir ;
 Est-ce quelque Démon qui veut me décevoir ?

ENCLASTRE.

Voilà la Trappe ouverte, tendons-lui cette échelle :
 Mais, que vois-je ! ô Dieux ! un Ange est avec elle.

SAINTE REINE.

Je les entends parler de me sortir d'ici,
 Pour me faire rentrer dans un nouveau fouci.

FULCE.

Sus, sus, dépêchez-vous, montez, belle agréable,
 Pour revoir du Soleil la clarté désirable.

SAINTE REINE.

Je ne vois presque rien, je suis comme les Ours
 Renfermés dès long-temps en leurs obscurs séjours,
 Et qui étant sortis de l'affreuse raniere,
 Commencent de revoir le Char porte-lumiere :
 Que voulez-vous de moi ?

LUCIE.

Sortez, mais promptement,
 Et venez avec nous paroître en jugement
 Devant le grand Olibre, & que par sa sentence,
 Vous ayez le loyer condigne à votre offense,
 Si vous ne voulez pas encenser à nos Dieux,
 Jupin, Venus, Saturne, & Mars le furieux,
 Mercure & les enfans de Latone la belle.

SAINTE REINE.

Je ne serai jamais à Jesus infidelle,
 Et ne fausserai point le célèbre Serment,

Qu'au Baptême je fis si solennellement.

ETIE.

La prison, je vois bien, ne vous fais pas plus sage ;
 On vous fera pourtant bien changer de langage.

SCENE IV.

OLIBRE. SAINTE REINE.
 OLIBRE.

MA Fille, venez ça, dites-moi sans fiction,
 Etes-vous maintenant hors de votre opinion ?
 Voulez-vous en ce jour, pour comble de ma gloire,
 Reconnoître nos Dieux au Temple de Victoire ?
 Puisque par leur pouvoir & haut & souverain,
 J'ai dompté la fureur du grand Peuple Germain,
 Il faut que maintenant par un vœu magnifique,
 Vous veniez honorer l'allégresse publique ;
 Et pour y bien offrir à leurs augustes Autels,
 Les odeurs qu'on ne peut donner qu'aux Immortels,
 Sauvez votre jeunesse, & tâchez de me plaire,
 N'attirez point sur vous ma flambrante colere ;
 Vous savez que d'un bras je puis vous étouffer,
 Sans employer les feux, ni les roues, ni le fer ;
 Mais j'aime beaucoup mieux exercer ma clémence,
 Que le foudre vengeur de ma juste vengeance.

SAINTE REINE.

Je vous ai déclaré deux, trois & quatre fois,
 Qu'autre Dieu que Jesus jamais n'adorerois :
 A tous ces beaux discours mon cœur est inflexible,
 Et je suis ferme ainsi qu'un rocher invincible,
 Qui plus se sent battu par les flots écumeux,
 Plus fort il leur résiste, & plus se mocque d'eux :
 Vous avez beau prifer vos Escadres guerrieres,
 Vanter vos Légions & vos Cohortes fieres,

Puisque votre pouvoir n'est qu'ombre, poudre & vent
 Qui ne peut résister devant le Dieu vivant :
 C'est lui qui tient en main l'orage & la tempête,
 Et qui peut à l'instant écraser votre tête :
 Oui, s'il veut, ce bon Dieu, il me peut arracher
 De vos cruelles mains, de la mort m'exempter ;
 S'il veut en ma faveur il enverra ses Anges,
 Ces généreux Guerriers, ces luisantes Phalanges,
 Qui pour me délivrer ne feront peu de fruit,
 Puisqu'un seul autrefois en une seule nuit,
 Devant Jerusalem, l'honneur des belles Villes,
 En fit mourir trois cent soixante-quinze mille,
 Qui cruels menaçoient le Peuple Hébreu,
 Et un seul n'échappa la vengeance de Dieu :
 Puis quand à Chanaan Josué faisoit la guerre,
 Il fit tomber les murs de Jericho par terre,
 Du seul bruit des tambours, trompettes & clairons,
 Qui autour par sept jours se promenoient en ronds,
 Ne fit-il pas trois jours par sa seule priere,
 Arrêter les courriers du char porte-lumière,
 Afin d'exterminer tous ses fieres ennemis,
 Qui pour lui résister en devoir s'étoient mis ?
 Quoi ! j'abandonnerois ce Formateur des Pôles,
 Pour rendre de l'honneur à vos mortes Idoles !
 Vous m'avez beau forcer, je ne le ferai pas,
 Je souffrirai plutôt mille & mille trépas :
 Si JESUS a donné pour moi sa propre vie,
 C'est juste que pour lui la mienne soit ravie.

O L I B R E.

Prenez-la, mes Bourreaux, prenez-la promptement
 Et sur le chevalet l'attachez sûrement,
 Que de ces fouets cruels elle soit écorchée,
 Et par tous les endroits de son corps fustigée ;
 Que ses membres sanglants fassent mille ruisseaux,

Et que sa chair soit mise en cent mille lambeaux ;
 Vîte, dépêchez-vous, vous savez le mystère,
 Appeaisez par vos bras la flambante colere
 De nos Dieux irrités, à cause du mépris
 Que cette malheureuse allume en ses esprits.

SCENE V.

EVANDRE Bourreau. NICAN Valet du Bourreau
 CLEMENT. SAINTE REINE.
 PHILOMENE. LEONICE.
 CHŒUR DU PEUPLE.

EVANDRE.

N Ican, attache-la de ces cordes flexibles ;
 Attache-lui les bras pour qu'ils ne soient nuisibles,
 Mettons-la toute nue afin de voir sa chair ;
 Dépouillez-vous, ma mie, il ne faut rien cacher.

SAINTE REINE.

O Dieu, juste Dieu ! quel effroi me surmonte !
 Faut-il que devant tous je découvre ma honte ?
 Environnez mon corps de brouillards si grossiers,
 Qu'il ne puisse être vu de ces Loups carnaciers,
 Frappez leurs yeux lascifs de ténébres opales,
 Qu'ils n'assouissent pas leurs passions brutales,
 En voyant de mon corps la fragile blancheur ;
 Conservez-moi, mon Dieu en ma pure candeur :
 Mais, hélas ! je me plains qu'il faut que je sois vue,
 De tant de regardans, aujourd'hui toute nue,
 Ne considérant pas, mon Dieu, mon tout, mon cœur,
 Que vous avez passé par la même rigueur ;
 Quoi ! faut-il qu'à ce coup mon cœur paroisse lâche ?
 Dépouillez-moi bourreaux, sus, vîte, qu'on m'attache
 A un dur chevalet ; vous serez plutôt saouls
 De me battre, que moi de recevoir des coups.

NICAN.

Sus, mon Maître, arrachez vite ses habits ;
Elle se mouve moins qu'une simple brebis.

EVANDRE.

Pour la bien garotter il faut qu'elle s'étende,
Tournes bien cette vis, afin que tu la bande :
Attends, nous lui ferons tantôt un peu sentir
Ce que vaut le remord d'un aigre repentir :
Nican prend cette escourge, & de ce côté frappe,
Ne crains pas qu'elle fuie, ou qu'elle nous échappe.

SAINTE REINE.

Mon refuge, mon Dieu, mon Epoux, mon amour,
Cent & cent mille fois je bénirai le jour
Que j'ai l'heur de souffrir pour vous d'un ardent zèle ;
Je vous offre ce sang virginal qui ruissèle,
Pour le gage assuré de la sainte amitié
Que je vous ai vouée, ô ma chere moitié !
Faites que ma souffrance, hélas ! ne sois perdue,
Et qu'éternellement je ne sois confondue ;
Acceptez ce prémice, & pour l'amour de vous,
Tous les autres tourmens me sembleront bien doux.

CLEMENT.

Reine, ma Fille, hélas ! que vous êtes peu sage !
Voulez-vous faire honte à votre parentage ?
Faut-il que vous perdiez par une opinion,
L'honneur que vous devoit votre perfection ?
Olibre desiroit de vous faire sa Femme,
Les attrait de vos yeux avoient charmé son ame,
Les moyens lui étoient, certes indifférens,
Il pouvoit avancer vous & tous vos Parens :
Que j'eusse été heureux de voir votre jeunesse
Elevée au sommet d'une altière richesse !
Si vous me voulez croire, avant qu'un plus grand mal
Vienne tôt terminer votre malheur fatal,

Tâchez de captiver l'amitié de ce Prince,
Il est le plus puissant de toute la Province.

LEONICE.

Nièce, croyez donc l'avis de votre Pere,
Il est avantageux, benin & salutaire ;
Vous vivrez très-heureuse, & nous serons joyeux
De vous voir posséder un état glorieux.

SAINTE REINE.

Mais quoi ! que gagnez-vous à me rompre la tête
De discours superflus ? je ne suis pas si bête,
Pour un bien de néant, qui en bref périra,
Perdre celui du Ciel qui toujours durera :
De vrai, quelque Démon vous pousse ces paroles,
Pour me persuader d'ador les Idoles ;
Satan n'est qu'un badin, je me ris de ses glus :
Retirez-vous de moi, & ne m'en parlez plus.

CLEMENT.

Adieu, Fille opiniâtre, adieu, Fille perfide ;
Je vois bien que tu es de toi-même homicide.

PHILOMENE.

Reine, ne croyez pas ces discours décevans,
C'est pour vous perdre en fin qu'ils vont les poursuivans :
Souffrez d'un cœur constant toute sorte de peine,
Et votre récompense au Ciel sera certaine.

CHŒUR DU PEUPLE.

Fille, qui surpassez les plus belles Pucelles,
Comme l'Astre du jour, les nocturnes chandelles ;
Pourquoi permettez-vous que vos rares beautés
Soient le sanglant butin de tant de cruautés ?
Vous devriez accepter les riches dons d'Olibre,
C'est un Prince vaillant, puissant, benin & libre ;
Il est brave & hardi, généreux & très-fort,
Gouverneur des Gaulois, & un très-bon support
De l'Empire Romain : ainsi vous devriez prendre

Un si noble parti ; que pouviez-vous attendre
De lui défobéir ? qu'une cruelle mort ;
Et à ce compte-la , vous avez eu grand tort :
Vous ne deviez jamais à ce Prince déplaire ,
Pour l'espoir d'un tel bien qui n'est qu'imaginaire :
De plus riches que vous tiendroient à grand honneur
D'accepter pour mari un si brave Seigneur ;
Vous pouvez bien encor échapper la mort blême,
Prenez-le pour Epoux , vous savez qu'il vous aime.

SAINTE REINE.

Pensez-vous, pauvres gens, que vos pipeux discours
Me fassent délaisser le Dieu de mes amours ?
Je perdrois un Amant si beau, si Saint, si sage,
Pour embrasser un rien, une ombre, un vain nuage ?
Quoi ! pour sauver ce corps plein de corruption,
D'ordure, de puanteur & putréfaction,
Et crédule, complaire à un brutal infâme,
Pour une éternité je perdrois ma pauvre ame !
O mauvais Conseillers ! êtes-vous insensés ?
Rien qu'aux charnelles, certes, vous ne pensez :
Ne m'importunez plus de tant de flatteries ;
Mais, hélas ! songez-bien que vos idolâtries
Vous montrent tous les jours le chemin des enfers,
Et que vous méritez les flammes & les fers,
Si vous ne demandez pardon de votre offense
A mon Sauveur qui est tout rempli de clémence :
Pensez-vous que pour voir ruisseler tout mon sang,
Que pour être brûlée & par dos & par flanc
Dans le bucher ardent de ce cruel carnage,
Mon cœur tremble, vacille & manque de courage ?
Celui que mon ame aime au fort de ma douleur,
Comble mes sens de joie, de plaisirs, de douceurs :
Servez à ce bon Dieu, & lui soyez fideles,
Pour jouir à jamais des clartés éternelles ;

Et

Et n'offrez sacrifice à ces infâmes Dieux,
Qui furent autrefois des hommes vicieux.

SCENE II.

OLIBRE. EVANDRE. SAINTE REINE.

OLIBRE.

Les fouets ne peuvent-ils adoucir son courage ?
Ne change-t-elle pas maintenant de langage ?
Evandre, prenez-moi ces deux peignes de fer,
Puis qu'à force de bras on lui rompe sa chair ;
On ne sauroit assez punir son insolence,
Il faut tâcher pourtant d'ébranler sa constance.

EVANDRE.

Monseigneur, c'est bien dit, & ce nouveau tourment
Est beaucoup plus sensible & bien plus véhément ;
Si le corps te démange, écoute, ma Pucelle,
Voilà pour te gratter à la mode nouvelle.

SAINTE REINE.

Secours, mon doux Jesus, ô Bourreaux inhumains,
Grattez & déchirez de vos bourelles mains
Ma chair en cent lambeaux & en cent mille pièces,
Inventez des tourmens de toutes les especes,
Jamais mon cher époux ne m'abandonnera,
Et de les supporter pouvoir me donnera.

OLIBRE.

Reine, mon petit cœur, change un peu de courage,
Encense à nos Dieux en leur rendant hommage,
Ne perdis pas à crédit cette aimable beauté,
Et n'exerce sur toi si grande cruauté.

SAINTE REINE.

O Barbare Tyran, nourri d'une Tygresse,
Qui me vois maintenant en si grande détresse ;
Viens étancher ta soif de mon sang virginal,

D

N'effime pourtant pas que je t'en veuille mal ;
 Tu as pitié de moi, que tu couvres ta face
 De ton manteau de pourpre ; accordes-moi la grace,
 Du moins cette faveur ; ouvre, ouvre constamment
 Les yeux de ton esprit, regardes fixement
 Quels sont tous ces faux Dieux que tu veux que j'adore,
 Quelles sont leurs vertus : L'un ses enfans deuvre,
 L'autre est un vrai paillard, celui-là un trompeur,
 Celui-ci sanguinaire, & l'autre adulateur ;
 Voilà quels sont tes Dieux : mais mon Dieu qui réside
 Au haut du Firmament, qui en l'onde préside,
 En Terre & aux Enfers, est plus à préférer ;
 C'est ce Dieu Trine & Un que tu dois adorer ;
 Tu es donc insensé d'adorer des Idoles
 Qui ont des mains, des yeux, n'ont sens ni paroles :
 Je me sens plus heureuse au milieu des tourmens,
 Que tu n'es dans ta pourpre & dans tes ornemens :
 Vous tous, ô abusés ! qui versez mille larmes,
 Pour me voir endurer ces horribles vacarmes,
 Plutôt, plutôt, Messieurs, ayez pitié de vous,
 Voyez en quel état, hélas ! vous êtes tous :
 Pleurez, pleurez plutôt vos péchés & vos crimes,
 Qui vous entraîneront es infernaux abîmes,
 Si vous n'abandonnez ces exécrables Dieux,
 Pour suivre le Seigneur de la Terre & des Cieux.

OLIBRE parlant aux Bourreaux.

Mes amis, ce n'est pas par votre négligence,
 Qu'elle ne veut quitter sa maudite créance :
 Je ne fais plus que faire, elle saigne par-tout,
 Son corps est écorché de l'un à l'autre bout :
 Il la faut détacher, & qu'elle soit remise
 Ainsi ensanglantée au lieu où l'on l'a prise,
 Pour qu'elle ait le loisir de penser aux douleurs
 Qui doivent achever la fin de ses malheurs.

ACTE IV.

SCENE I.

SAINTE REINE. L'ANGE en forme de
 Colombe, paroissant sur une Croix qui sembloit
 toucher de la Terre au Ciel.

SAINTE REINE.

A Gneau très-innocent, qui la nuit ténébreuse
 Premier qu'être attaché à la croix douloureuse,
 Fûtes si maltraité des Soldats insolens ;
 Et reçûtes des coups si cruels & sanglans,
 Fouets, soufflets, crachats, des injures notables,
 Qu'à la fois vomissoient ces bouches exécrables,
 Vous blâmant à grand tort du faux nom d'imposteur,
 De séducteur, d'infâme & de perturbateur ;
 Mené & ramené à Anne & à Caïphe,
 A Pilate, à Hérode, au souverain Pontife ;
 Qui étant dans les mains des horribles Bourreaux,
 Lié & garroté de gros & longs cordeaux ;
 Charitable Pasteur, je vous rends mille grâces,
 De ce que par vos soins je marche sur vos traces ;
 Vous faites que mon cœur brûlant de votre amour,
 Témoigne sa constance & sa force à son tour,
 Souffrant de grands tourmens très-cruels & terribles,
 Douant mon foible esprit de forces invincibles ;
 Que ces douces faveurs durent jusqu'à la fin,

Puisqu'il faut que je sois de la mort le butin ;
 Je vous requiers, mon Dieu, le soupir à la bouche
 Et les sanglots au cœur que votre amour me touche,
 Et que les saints attraits d'un si cher souvenir
 Puissent dans le devoir toujours me contenir ;
 Quelle est cette splendeur ! une étoile aussi claire
 Peut-elle en ces cachots avoir tant de lumière ?
 Qui pourroit allumer un si luisant flambeau ?
 Un croissant de dix jours ne seroit pas si beau :
 Mais d'où vient cette Croix qui transperce la nue,
 Dont l'immense hauteur m'éblouissant la vue,
 Semble d'un bout toucher le doré Firmament ?
 Ce spectacle me met dedans l'étonnement :
 D'ailleurs, je vois aussi une Colombe assise
 Dessus la sommité

L'ANGE en forme de Colombe.

Sainte Vierge d'Alyse,

Conformée en vertu & en perfection,
 Qui généreusement suivez d'affection
 Votre très-cher époux, fus, ayez bon courage :
 Faites de mieux en mieux, & ne craignez la rage
 De vos fiers ennemis ; combattez jusqu'au bout,
 Vous obtiendrez bientôt la victoire par-tout :
 Votre chasteté jointe à votre patience,
 Et votre esprit rempli d'admirable constance,
 Orneront votre chef de lauriers toujours verts,
 Pour loyer des travaux que vous avez soufferts ;
 Ces Lys de pureté, ces odorantes Roses
 De votre noble sang fécondement écloses,
 Vous feront à longs traits dedans l'éternité,
 Enyvrer des torrens de sainte volupté :
 Réjouissez-vous donc, votre Époux magnifique,
 Vous invite par moi à sa Nôce mystique ;
 Venez, Reine, venez à ce sacré Festin,

Vous trouverez bientôt de vos travaux la fin ;
 Et sachez de ma part, vertueuse Pucelle,
 Que demain vous aurez la Couronne éternelle.

SAINTE REINE.

Ambassadeur sacré de mon céleste Époux,
 Que vos discours me font charmans, divins & doux !
 Vos affables regards renouvellent mes forces ;
 Mes sens sont enchantés par vos saintes amorces :
 Tyran, Bourreaux, Démon, non je ne vous crains plus,
 Je me moque de vos tourmens si superflus,
 Quand même ils seroient mille fois plus étranges
 Que ceux de Phalaris, inventés par les Anges
 Du cruel Zabulon, ils ne m'étonneroient pas ;
 Puisque mon doux Sauveur m'envoie du soulas,
 Il ne permettra pas qu'au gouffre je succombe,
 Il me relevera s'il connoît que je tombe ;
 Que n'ai-je maintenant des ailes comme vous,
 Pour m'aller reposer es bras de mon Époux ?
 Je franchirois les airs, & ma route sacrée
 Iroit comme le vent vers la Voûte éthérée ;
 J'attendrai quelque peu, noble Bourgeois des Cieux,
 Et en volant la-haut, je vous suivrai des yeux.

SCENE II.

OLIBRE. LUCIE. FULCE. ETIE.

OLIBRE.

Maintenant que Phœbus la campagne redore,
 Fulce, cours en prison, & me ramène encore
 Reine, qui ne fait cas de moi ni de nos Dieux ;
 Il lui faut préparer des tourmens furieux ;
 Je songe en mon esprit un genre de supplice
 Qui fera bien sortable à punir sa malice.

LUCIE.

Erie, obéissons.

OLIBRE.

Toi, Lucie, il te faut
Les Bourreaux avertir, qu'ils ne fassent défaut;
Car si elle est encor contraire à mon envie,
Je veux que ce jour soit le dernier de sa vie.

SCENE III.

FULCE. ENCLASTRE. SAINTE REINE.
FULCE.

Alions, Enclastre, tôt, vite la Prisonniere,
Qu'elle songe à ce coup à son heure dernière;
Dépêchons, prends ces clefs afin de nous ouvrir.
ENCLASTRE.

Est-il vrai qu'on la veut ce jour faire mourir?

FULCE.

Oui, d'une étrange mort, terrible & très-cruelle.

ENCLASTRE.

C'est dommage de perdre une Fille si belle.

FULCE.

Elle se perd soi-même; il vouloit l'épouser.

ENCLASTRE.

Elle a tort de vouloir ce parti refuser.

FULCE.

Montons-la promptement: venez-ça, pauvre Fille,
Si vous passez ce jour, vous en passerez mille:
O Dieu, qu'elle reluit! que son visage est beau!
Il est plus éclatant qu'un rayonnant flambeau!
Ses yeux sont des Soleils; ô qu'elle est admirable!
Que son parler est doux & sa taille agréable!

ENCLASTRE.

Il y a quelque fort, & crois certainement,

Qu'elle veut déployer ce qu'elle a de charmant
Pour échapper sa vie.

SAINTE REINE.

O fols abominables!

Si vous voyez en moi des choses admirables,
C'est un Ange du Ciel, qui au point de minuit
Par ses divins rayons ce miracle a produit:
Je ne crains nullement votre cruel Olibre,
Je lui veux reprocher d'un accent assez libre,
Qu'il manque de tourmens pour me persécuter;
Car j'en puis plus souffrir qu'il n'en peut inventer.

SCENE IV.

LUCIE. OLIBRE. SAINTE REINE.
EVANDRE. NICAN.
LUCIE.

Voici les Bourreaux prêts, où est la criminelle?
Je vois Fulce de loin qui s'en vient avec elle.

OLIBRE.

Pauvre Fille, viens ça, dis-moi, aimes-tu mieux,
Ou tout présentement faire honneur à nos Dieux,
Ou bien que tes côtés par douleurs violentes
Sentent bientôt l'effet de ces lampes ardentes?

SAINTE REINE.

Tyran, ne penses pas que l'horreur de tes feux
Fasse changer mon cœur quoiqu'ils soient fort affreux:
L'amour de mon Jesus qui embrase mon ame,
Me fera surmonter cette effroyable flamme:
Tu peux bien déchirer ce frêle & foible corps;
Mais jamais mon esprit ne craindra tes efforts;
Qu'ils passent à milliers les noirs flots de cocite,
Je vous mets tous au pis, enrage & te dépote.

OLIBRE.

Mes Bourreaux, tempêtez & fracassés de coups

Cette oblinée ici qui me met en courroux ;
 Dépouillez ses habits, déchirez sa chemise,
 Et au dur chevalier que nue elle soit mise,
 Guidez-là bien ferrée & de ces feux ardents
 Brûlez-lui les côtés, enforte qu'au dedans
 Elle sente l'effort de cette peine dure,
 Et ce que peut valoir une extrême torture.

EVANDRE.

Nican, approches-toi, la voilà dépouillée,
 Attaches cette corde encor toute fouillée,
 De son sang purpurin, à ses pieds fermement,
 Et nous verrons un peu si ce nouveau tourment
 Peut en quelque façon ébranler sa constance.

NICAN.

Elle aura le cœur bon, ainti comme je pense,
 Si ces feux ne la font bien-tôt changet d'avis.

EVANDRE.

Les effets serviront plus que tous les devis ;
 Ça, ça, voyons un peu, fillette opiniâtre,
 Si tu seras toujours dans ton humeur folâtre.

SAINTE REINE.

Eternel, qui jadis trois Enfans innocens
 Préservâtes des feux cruels & rougissans
 De l'ardente fournaise, & trois jours dans ces flâmes,
 Sûtes bien conserver & leurs corps & leurs ames,
 Sans cesse bénissant votre Saint nom glorieux,
 Convoquant les Vertus de la Terre & des Cieux
 A bénir vos bontés, se promenant à l'aïse
 Dedans les rouges flots de l'ardente fournaise,
 Et les sortant dehors sans nulle lésion,
 Donnant à leur haineux telle punition
 Que pouvoit mériter un si grand maléfice,
 Les faisant tous passer par le même supplice :
 Pitoyable Jesus, mon aimable Sauveur, moi

Je ne demande pas une telle faveur ;
 Mais bien que de ces feux l'extrême véhémence,
 Eloigne les brasiers de ma concupiscence :
 J'ai passé par le feu, Seigneur doux & clément,
 Et vous m'avez conduite au rafraichissement :
 Tyran, que gagnes-tu ? ni ces feux, ni ces flammes
 Ne me feront servir tes Idoles infâmes :
 Après tout, pour avoir les deux côtés grillés,
 Les yeux de mon esprit en font mieux détaillés.

OLIBRE.

Emplissez une tonne d'une source d'eau vive,
 Pour lui faire sentir la froideur excessive.

SAINTE REINE.

Envoie, ô fier Tyran, querir toute la glace
 De l'Ebre & du Simon, que dedans on m'entasse ;
 Si mon Jesus le veut, à lui je me conjoint,
 Pour lui je veux souffrir jusques au dernier point.

SCENE V.

OLIBRE CHŒUR DU PEUPLE.
 OLIBRE.

Qui auroit jamais cru qu'une simple Pucelle
 Eût pu supporter cette douleur cruelle !
 Pour moi je ne crois pas qu'elle ait du sentiment ;
 Je me douterois bien de quelque enchantement :
 Elle est comme le fer qu'à grands coups on martelle,
 Ou comme l'Or d'Ophir qu'on met dans la coupelle ;
 L'un s'endurcit plus fort, l'autre y devient plus beau ;
 Mes yeux, me rompez-vous en ce cas si nouveau ?
 J'ai conduit, généreux, de toutes les manières,
 Mes hautes légions, mes escadres guerrières ;
 Dès le lit de l'Aurore où leve le Soleil,
 Jusques dedans les lieux où il fait son sommeil,

Où tous ceux qui vouloient me faire résistance,
 Je les ai dissipés & mis en décadence;
 Mais cette opiniâtre au milieu des tourmens,
 Résiste aux foudres, aux fers, & aux feux véhémens,
 J'ajoute ici de plus ce genre de supplice,
 Je verrai si cette eau lavera sa malice;
 Sinon je lui ferai la trame découper,
 Et à rouges bouillons tout son sang épancher,
 Pour l'offrir à nos Dieux & pour les satisfaire
 De l'orgueilleux mépris de cette téméraire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Que fera ce cruel? sa peine est inutile
 De vouloir inventer
 Tant & tant de tourmens, pour cette pauvre Fille
 De maux accravanter;
 Ce beau sang virginal qui découle par terre,
 Nous attire des pleurs;
 Et le fer violent qui la presse & la serre,
 Souffrant tant de douleurs,
 Qu'à servi tout cela? sinon doubler sa force
 Pour vaincre ses efforts:
 C'est en vain, c'est en vain que le cruel s'efforce
 De tourmenter son corps:
 A tant de cruautés sa belle Ame résiste
 Comme le Diamant;
 Car plus il la tourmente, & plus elle persiste
 A souffrir doublement:
 D'endurer pour son Dieu sont ses grandes délices:
 Elle trouve les coups
 Rigoureux, & les traits des plus cruels supplices,
 Très-suaves & très-doux:
 Triomphez constamment, généreuse Guerrière,
 Des tourmens furieux;
 Si-tôt que vous aurez fourni votre carrière,
 Vous vivrez dans les Cieux.



ACTE V.

SCENE I.

EVANDRE. SAINTE REINE.

EVANDRE.

L'itez-lui les deux pieds & les mains de ces cordes.
 SAINTE REINE.
 Seigneur, souvenez-vous de vos miséricordes.
 EVANDRE.

La cuve est pleine d'eau, ça, plongeons-la dedans,
 Elle lui fera pis que les braaiers ardens;
 Nican, empoignes-là, pouffons là tout-à-l'heure
 Dans ce frais Lavatoire, il faudra qu'elle y meure.
 SAINTE REINE dans l'eau.

O divin Créateur de la Terre & des Cieux,
 Sur votre humble servante, hélas? jetez les yeux,
 Puisque ce fort lien si rigoureux m'enlace,
 Que je ne puis lever mes mains vers votre Face:
 Droit es monts écartés, j'éleve mes regards,
 Je suis de ces chaînes ceinte de toutes parts;
 Pour rompre ces cordeaux force me soit donnée,
 De tous, sinon de vous, je suis abandonnée:
 Qu'un miracle soit fait pour délivrer d'erreurs
 Ces pauvres abusés qui se plaignent d'erreurs,
 Ces pauvres abusés, qui se baignent de pleurs,
 De la pitié qu'ils ont d'admirer ma souffrance;
 Vous le voulez, mon Dieu, ô infinie puissance!
 Les cordeaux sont rompus, je suis en liberté,
 L'eau change sa froidure en chaude humidité,
 Tout ainsi qu'au Printems l'agréable rosée,

D'une percluse humeur rend la terre arrosée,
 Quand l'Aurore commence à découvrir le jour,
 Et qu'elle fait entrer toutes choses en amour:
 O Pere, Roi des Rois, mon cœur, ma douce flamme,
 Le torrent a passé par dessus ma pauvre ame:
 Vous m'avez beau plonger, exécrables Bourreaux,
 Vous perdez votre temps: regardez vos cordeaux
 Entièrement brisés; craignez-vous point, canailles,
 Que la terre qui tremble en ses creuses entrailles,
 Ne vous abîme tous comme elle fit jadis
 Choré & ses supôts qui vouloient, trop hardis,
 Avoir la dignité de Princes de l'Eglise,
 Que le Dieu Tout-puissant du haut Ciel autorise?
 Je sens dessus mon Chef je ne fais quoi qui luit;
 C'est l'Ange Colombin que j'ai vu cette nuit:
 Il porte dans son bec une riche Couronne,
 Et comme un clair Soleil à mes yeux il rayonne.

SCENE II.

L'ANGE. SAINTE REINE. CHŒUR
 DU PEUPLE.

L'ANGE en forme de Colombé presente une
 Couronne à Sainte Reine.

O Reine par esset beaucoup plus que de nom,
 Voici le beau présent, l'incestimable don,
 Le précieux chapeau de triomphe & de gloire,
 Dont votre cher époux, après votre victoire
 Ornera votre chef; voici le juste prix
 Que vous posséderez en son sacré pourpris:
 Venez, Vierge, venez dedans ce beau Parterre,
 Exempt de tous frimats, de foudre & de tonnerre:
 C'est celui qui jouit d'un éternel Printems,
 Où la fiere Atropos n'a l'empire du tems;

N'ont point d'autorité qui soit considérée,
 Les extrêmes rigueurs du froidureux Borée:
 Les chagrins, les soucis n'ont pouvoir dans ces lieux;
 C'est où on essuiera les larmes de vos yeux:
 Vous avez endure de très-cruelles peines,
 Vous épuisez pour Dieu tout le sang de vos veines;
 Mais ce divin Amant vous recompensera
 D'un loyer infini qui toujours durera.

SAINTE REINE.

O amour! ô bonté! ô douceur inéfabable!
 Que vous avez de soin pour une misérable!
 Las! si vous me donnez un peu d'affliction,
 J'ai mille fois autant de consolation:
 Ce sera donc bientôt, Ambassadeur fidele,
 Que mon esprit quittant la dépouille mortelle
 De ce débile corps, pointera dans les Cieux
 Pour vous y contempler, cher Epoux glorieux?
 Bel Esprit, qu'il me tarde! & que l'heure me presse!
 Que j'aurai de plaisir! que j'aurai de liesse,
 De voir à découvert mon adorable Epoux,
 Devant qui tous les Saints fléchissent les genoux,
 Qui est leur doux objet & qui les rassasse
 De ses divins Nectars, & de son Ambrosie!

CHŒUR DU PEUPLE.

Quel spectacle est-ce ici! que le Dieu des Chrétiens,
 Est un Dieu admirable, & qu'il aime les siens!
 Ces Bourreaux étonnés ne savent plus que faire:
 Quittons l'Idolatrie, & craignons la colere
 De ce Dieu Tout-Puissant, pitoyable & benin,
 Qui pour nous a goûté de la mort le venin;
 Faisons-nous baptiser, & vivons en sa crainte,
 Gardons sa sainte Loi dans nos ames empreinte;
 Considérons la Vierge au sortir de cette eau,
 Son corps est lumineux comme un luisant flambeau:

De l'Ange les discours sont de parfaits Oracles,
 Il n'appartient qu'à Dieu de faire des miracles :
 L'ombrage doit céder à la réalité :
 Le mensonge apparent à l'âlme vérité.

SCENE III.

OLIBRE. SAINTE REINE.
 CHŒUR DU PEUPLE.

OLIBRE.

O Manoirs ! ô fureurs ! ô désespoir ! ô rage !
 Ne vengerai-je pas ce déshâtueux outrage ;
 Elle ébranle ce peuple par ses subtils liens,
 Je crains qu'il n'en arrive autant à tous les miens :
 Si je ne fais mourir cette fine Médée,
 Elle les perdra tous par une fausse idée :
 Qu'on la jette soudain hors de cette Cité,
 Qu'au penchant de ce mont, comme elle a mérité
 Le chef lui soit tranché : c'est un trop doux supplice,
 Qui ne se trouve pas conforme à sa malice :
 Mais, quoi ! que voulez-vous ? faut s'en débarrasser,
 Puisqu'elle pervertit & tâche d'attraper
 Dans ses gluons pipeux tout le simple vulgaire,
 A quel prix que ce soit il nous en faut défaire.

SAINTE REINE.

D'une si douce mort, Monsieur, je vous rends grace,
 Je verrai aujourd'hui mon Sauveur face à face :
 Ô jour très-désirable, ô jour, bienheureux jour,
 Qui me fera goûter les fruits de mon amour !
 Jour qui me conduira à l'objet ineffable,
 Qui m'offre, libéral, sa gloire perdurable ?
 Sus, tôt, mon ame, allons, courons d'un pas léger,
 Cherchons mon bien aimé, ne craignons le danger ;

Le cœur qui sans cesse bat dedans ma poitrine,
 N'aura point de repos, beauté toute divine,
 Qu'il ne soit tout à vous : dépêchez-vous, Bourreaux,
 Faites ce qu'on vous dit. Que vos palais sont beaux !
 Qu'ils sont doux & charmans ! ô qu'ils sont délectables !
 Quand verrai-je mon Dieu en ces lieux délectables ?
 Sera-ce pas bientôt ? Bourreaux, êtes-vous prêts ?
 Monsieur entend qu'en bref on suive ses arrêts :
 Chere Patrie, au moins, Peuple, je vous conjure
 De mettre, s'il vous plaît, ordre à ma sépulture ;
 Suivez, mes chers amis, la Loi de Jesus-Christ,
 Qu'elle soit à jamais gravée dans votre esprit :
 Croyez-moi, de bon cœur, ô ma chere Patrie !
 Délaissez les faux Dieux, quittez l'Idolâtrie ;
 Servez, servez celui qui regne dans les Cieux,
 Qui doit juger les bons & les malicieux,
 Faisant vivre les uns en l'éternelle gloire,
 Et les autres brûler en la spelonge noire.

CHŒUR DU PEUPLE.

Nous sommes bien ici huit cens tous résolus,
 D'être présentement du nombre des Élus
 De votre bien aimé, & quand à l'heure même,
 Il nous faudroit souffrir une mort plus qu'extrême,
 Nous confessons tout haut qu'il est l'unique Dieu,
 Seul digne d'être aimé & servi en tout lieu :
 Nous ne craignons les fers, les tourmens ni les flâmes,
 S'il nous faut, comme vous, pour lui donner nos ames,
 S'il est besoin, nos cols nous tendrons de bon cœur
 Sous les coups foudroyans du glaive meurtrier ;
 Tout autant que nos corps aurons de sang à rendre
 Pour ce Dieu Tout-puissant nous le voulons repandre.

SAINTE REINE.

Messieurs, que j'aie de joi & de contentement,
 De vous voir préparés à suivre mon Amant,

Je mourrai désormais mille fois plus contente :
Voici qu'à cet effet le Bourreau se présente

SCENE IV.

SAINTE REINE. EVANDRE.

SAINTE REINE.

P Arles à moi, cher Evandre: est-ce ici où je dois
Abandonner ce corps?

EVANDRE.

Pucelle, tu le vois,

C'est dessus ce billot que ta tête méchante
Doit être mise à bas par ma lame tranchante.

SAINTE REINE.

De grace, accordez-moi qu'à ce dernier effort
J'implore mon Jesus, mon aide & mon confort.

EVANDRE.

Prie tant que tu voudras, mais vaine est ta demande ;
Car il faut accomplir ce que le Roi commande.

SAINTE REINE.

O Dieu ! divin Soleil, qui étant sur la Croix,
Devant que d'éclipser, d'une mourante voix,
Fîtes à votre Pere une ardente priere :
Ne détournez, hélas ! votre face en arriere
De mon humble Oraison ; pardonnez, mon Sauveur,
Premier à ce Bourreau, qui me fait la faveur
Par son glaive affilé de m'ôter de ce monde,
Pour m'envoyer au Ciel où tout bonheur abonde ;
Et quoiqu'il ait de coups brisé mon pauvre corps,
L'affligeant de supplices & dedans & dehors,
En lui faisant souffrir tant de peines amères :
Pardonnez au Tyran qui dedans ses coleres
M'a causé tous ces maux ; enfin, pardon à tous,
Ne les châtiez pas selon votre courroux :

Tirez

Tirez-les des erreurs & de l'Idolâtrie :
Je vous supplie aussi pour ma chere Patrie ;
Faites que votre Foi fleurisse dans l'Aukois :
Que tout ce Peuple ici vive dessous vos Loix ;
Enfin, que du couchant jusqu'au lit de l'Aurore,
Chacun d'un même cœur vous aime & vous adore,
Je vous supplie aussi, ô mon doux Jesus-Christ,
Qu'entre vos bras ayez mon langoureux esprit ;
Il faut que je te baïse, ô flamboyante lame,
Forgée tout exprès pour bienheurez mon ame !
Adieu, chers Assistans, adieu, Bourreaux, adieu,
Je m'en vais dans le Ciel, & vous laissez en ce lieu.

EVANDRE.

Madame, permettez que les yeux je vous bande.

SAINTE REINE.

Fais, afin que bientôt à mon Dieu je me rende :
Pour ta commodité je me mets à genoux,
Je trouve pour JESUS ce martyre bien doux.

SCENE V.

LES ANGES qui emportent visiblement son
ame au Ciel. CHŒUR DU PEUPLE.

LES ANGES.

A Pprochez-vous, belle Ame, & venez dans les
Cieux,
Pour jouir à souhait des biens délicieux,
Que votre cher Epoux vous prépare lui-même ;
Il veut vous couronner d'un riche Diadème,
Qui est tout entouré de lauriers toujours verts,
Et d'une Palme enfin, qui ne craint les hyvers :
Dans le Sang de l'Agneau votre Etoile est lavée ;
Aussi c'est pour le Ciel qu'il vous a réservée,
C'est-là qu'il essuiera les larmes de vos yeux ;

E

C'est-là qu'il vous fera mille Dons précieux ;
 C'est-là où ce bon Dieu les ames raffasie
 De ses divins Nectars & de son Ambroisie :
 C'est-là où votre esprit nageant dans les plaisirs ,
 Ravi, enfantera mille amoureux desirs ,
 C'est-là où vous aurez une éminente place ,
 Pour chanter avec nous son loz devant sa face ,
 D'une sainte Chançon , qui point ne cessera ,
 Louant celui qui est , qui fut & qui sera.

CHŒUR DU PEUPLE

O que cette Musique a charmé nos oreilles !
 Que nos sens sont remplis d'agréables merveilles !
 Que ces Anges sont beaux , brillans & radieux !
 Et qu'il les fait beau voir porter dedans les Cieux
 L'esprit de cette Vierge ! ô Sauveur admirable !
 Qu'à l'endroit de vos Saints vous êtes favorable ?
 Qu'il fait bon vous servir , & que l'homme est heu-
 reux

Qui tâche à vous complaire , ô cas miraculeux !
 Ce beau Chef palpitant & sautant par la plaine ,
 Verse un ruisseau de sang qui se change en Fontaine !
 O quel étonnement ! ô prodige nouveau !
 Les pauvres affligés qui boivent de cette eau ,
 Sont à l'instant guéris ; ô merveille féconde !
 Ceux qui se vont baigner au cristal de cette Onde ,
 Recouvrent la santé ; les aveugles & boiteux ,
 Hydropiques , fourdeaux , graveleux & gouteux ,
 Membres demi-pourris , corrompus , misérables ,
 Et mille autres langueurs par ces eaux sont curables :
 Ayons donc le souci d'inhumér ce beau Corps ;
 Qu'il ne soit pas traité comme les autres moits :
 Il le faut embaumer d'herbes aromatiques ,
 Conservant cherement ses précieuses Reliques :
 Dieu ne veut que les Corps de ses Saints glorieux ,

Dans la corruption demeurent odieux :
 Il veut qu'on les respecte , il veut qu'on les revere ,
 Et qu'en ce monde ici leurs membres on vénere :
 Vierge , qui maintenant auprès de votre Epoux ,
 Avez tant de pouvoir , ayez pitié de nous ,
 Faites qu'avec Vous , & les Esprits fideles ,
 Nous soyons jouissans des clartés éternelles.

FIN.





SONNET

SUR LA MIRACULEUSE

SAINTE REINE

VIERGE ET MARTYRE.

Venez de toutes parts, Peuples dévotieux,
Monarques, qui avez puissance souveraine,
Dans Alyse, pour voir le Corps de Sainte Reine,
Des Saintes & des Saints le plus miraculeux.



Le sourd & le muet, l'aveugle & le boiteux,
Aussi tôt qu'ils ont bu des eaux de la Fontaine,
Recouvrent la santé & guérissent sans peine;
Les Démons sont chassés & nets sont les lépreux.



Depuis près de mille ans sur la Terre & sur l'Onde,
Des lieux plus retirés qui soient dedans le monde,
Les Princes & les Rois s'estiment trop heureux
D'offrir à cette Sainte leur Sceptre & leur Couronne,
De baiser ses liens, de lui faire des vœux;
Mille & mille présens leur Royale main donne.





Oraison a Sainte Reine.

VIERGE Sainte & invincible Martyre, qui avez été un Lys de pureté & d'innocence dans les sombres vallées du Paganisme, une rose vermeille parmi les piquantes épines d'un rigoureux martyre, & une grenade couronnée dans toutes les actions de votre vie. Je vous regarde maintenant dans les dernières agonies de votre mort, comme cette Immortelle qui ne flétrit jamais, & qui est le vrai symbole de votre persévérance jusqu'à la mort dans le service & l'amour de votre divin Époux. Et comme vous n'avez point eu à votre mort de desir plus pressant que de lui acquérir des cœurs qui le servissent fidèlement, présentez-lui le mien, s'il vous plaît, puisque je le voue dès-à-présent à son service; mais soyez ma caution auprès de lui, & usant du pouvoir que vos mérites vous ont acquis, obtenez-moi cette persévérance finale, qui vous a rendu Sainte, & qui me rendra Bienheureux. Ainsi soit-il.

Salutation a Sainte Reine.

JE vous salue, REINE, prévenue de la grace du Saint Esprit dès vos plus tendres années; soyez bénie entre les Filles qui ont consacré à Dieu leur Virginité, & beni soit pour jamais votre cher Epoux JESUS.

SAINTE REINE Patrone des affligés, priez pour nous, maintenant & à l'heure de notre mort
Ainsi soit-il.

F I N.

EXTRAIT DE LA PERMISSION.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre: A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlemens, Maitres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT: Notre bien amé Pierre Garnier, Imprimeur-Libraire à Troves, nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression de plusieurs Livres intitulés: *Noëls ou Cantiques spirituels sur la Naissance de Jesus-Christ: Les Conquêtes du grand Charlemagne: Histoire de la belle Heloïse, Histoire de Jean de Paris: la Vie du fameux Garancieux, la Tragédie de Sainte Reine. &c.* Nous lui avons permis & permettons par ces présentes, de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus spécifiés, en tel volume, forme, marges, caractères, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la présente permission: Faisons défense à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. A la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, &c. Car tel est notre plaisir.

Donné à Versailles, le 19 jour de Mai, l'an de grace 1738. Et de notre Règne le vingt-quatre.

Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N^o. 56. fol. 57. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris, le 9 septembre 1739.

Signé, R. A. LE MERCIER, Syndic.



Handwritten notes on a piece of paper pasted onto the right page, including the name 'M. Garnier' and other illegible text.

